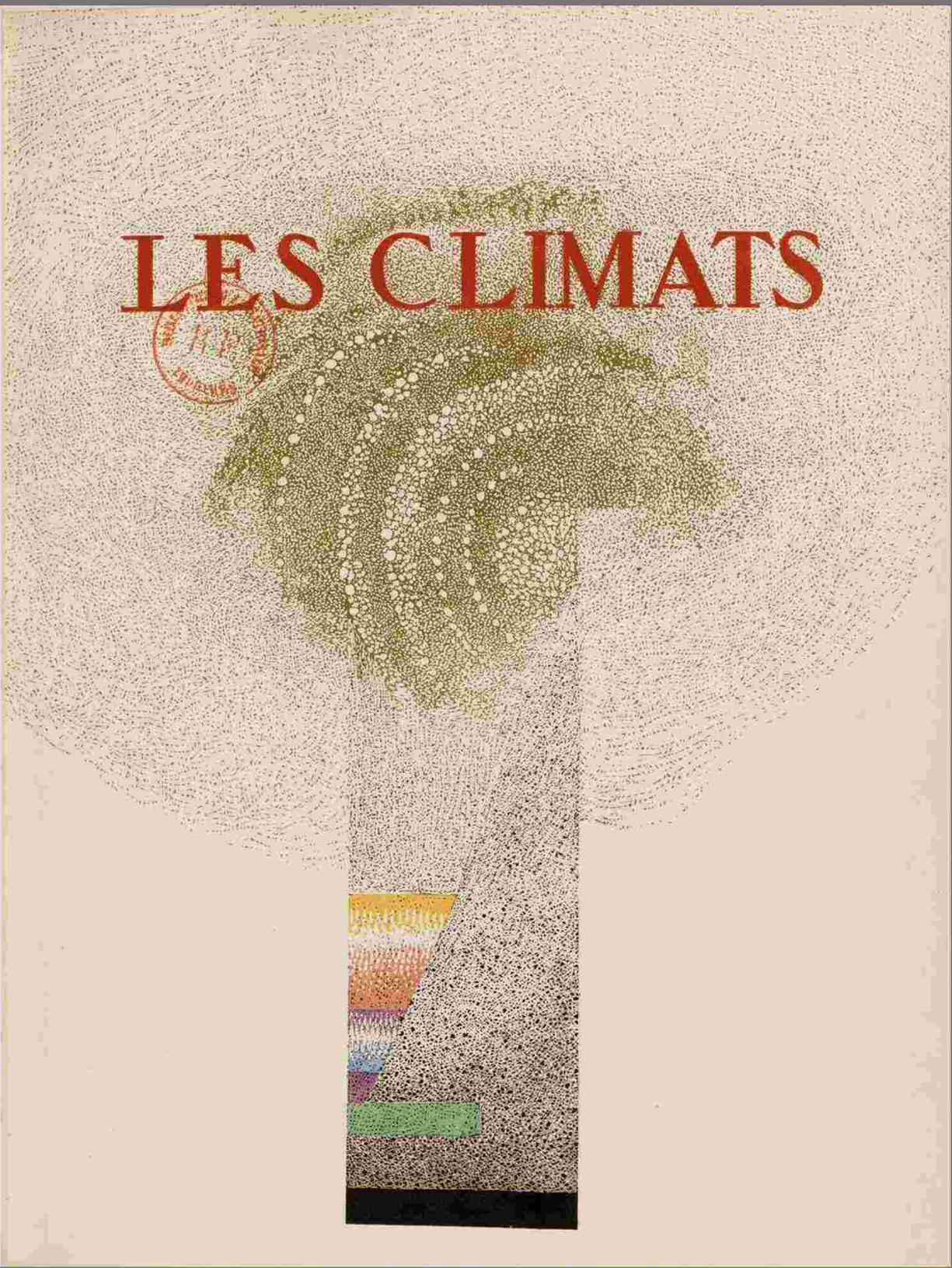
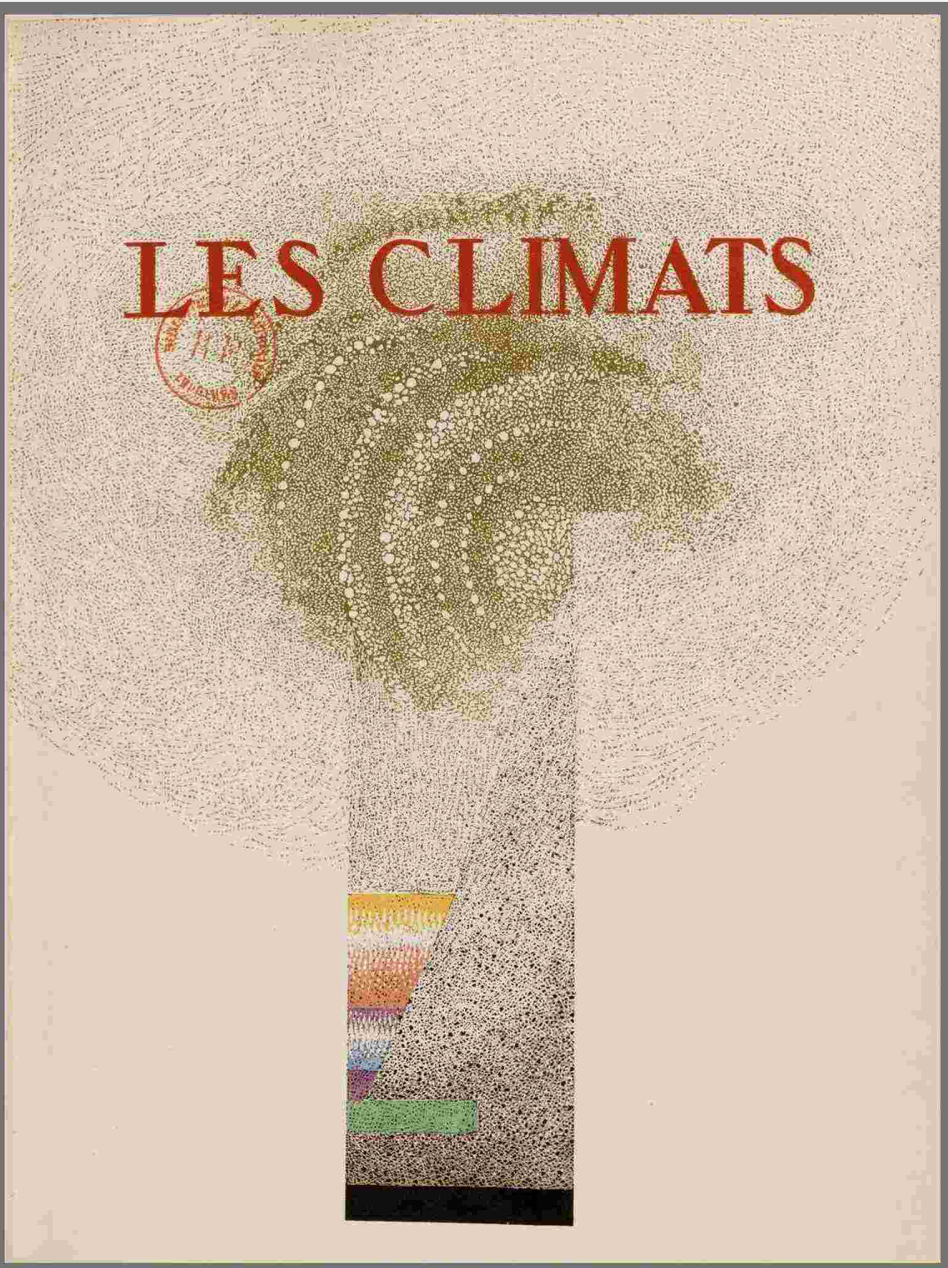


# LES CLIMATS



# LES CLIMATS



# **The Project Gutenberg eBook of Les Climats**

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org). If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: Les Climats

Author: Anna de Noailles

Illustrator: François-Louis Schmied

Release date: August 9, 2022 [eBook #68719]

Most recently updated: October 18, 2024

Language: French

Original publication: France: Société du livre contemporain, 1924

Other information and formats: [www.gutenberg.org/ebooks/68719](http://www.gutenberg.org/ebooks/68719)

Credits: Laurent Vogel, Chuck Greif and the Online Distributed Proofreading Team at <https://www.pgdp.net> (This file was produced from images generously made available by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica))

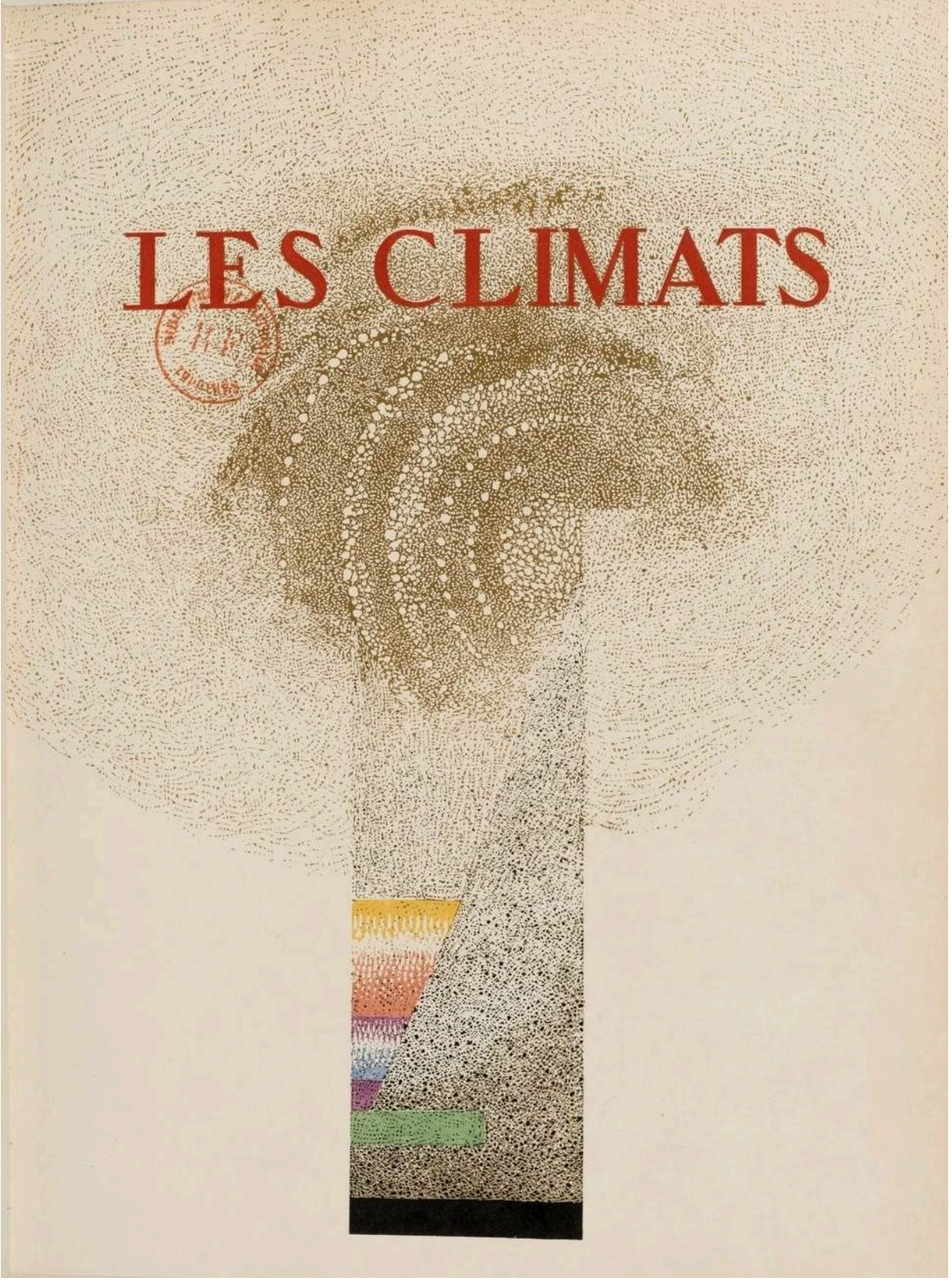
\*\*\* START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LES CLIMATS

\*\*\*

---

---

# LES CLIMATS



# LES CLIMATS

Cette édition établie par

■ F-L. SCHMIED ■

pour la Société du  
LIVRE CONTEMPORAIN  
et sous la direction de Eug.  
Renevey et H. Michel-Dansac  
a été tirée à 125 exemplaires.

*Dépôt légal*

*TU VIENS DE TROP GONFLER MON CŒUR  
POUR L'ESPACE QUI LE CONTIENT...*

*SHAKESPEARE*





COMTESSE DE NOAILLES

LES  
CLIMATS



SOCIÉTÉ DU LIVRE CONTEMPORAIN

PARIS 1924

---

COMTESSE DE NOAILLES

LES  
CLIMATS



SOCIÉTÉ DU LIVRE CONTEMPORAIN

■ PARIS 1924 ■

TABLE DES  
POÈMES

S Y R A C U S E



SYRACUSE

*Excite maintenant tes compagnons du  
chœur à célébrer l'illustre Syracuse!...*  
*PINDARE.*



e me souviens d'un chant du coq, à Syracuse!  
Le matin s'éveillait, tempétueux et chaud;  
La mer, que parcourait un vent large et dispos,  
Dansait, ivre de force et de lumière infuse!

Sur le port, assailli par les flots aveuglants,  
Des matelots clouaient des tonneaux et des caisses,  
Et le bruit des marteaux montait dans la fournaise  
Du jour, de tous ces jours glorieux, vains et lents;

J'étais triste. La ville illustre et misérable  
Semblait un Prométhée sur le roc attaché;  
Dans le grésillement marmoréen du sable  
Piétinaient les troupeaux qui sortaient des étables;  
Et, comme un crissement de métal ébréché,  
Des cigales mordaient un blé blanc et séché.

Les persiennes semblaient à jamais retombées  
Sur le large vitrail des palais somnolents;  
Les balcons espagnols accrochaient aux murs blancs  
Broyés par le soleil, leurs ferrures bombées:  
Noirs cadenas scellés au granit pantelant...

Dans le musée, mordu ainsi qu'un coquillage  
Par la ruse marine et la clarté de l'air,  
Des bustes sommeillaient,—dolents, calmes visages,  
Qui s'imprègnent encor, par l'éclatant vitrage,  
De la vigueur saline et du limpide éther.

Une craie enflammée enveloppait les arbres;  
Les torrents secs n'étaient que des ravins épars,  
De vifs géraniums, déchirant le regard,  
Poulaient leurs pourpres flots dans ces blancheurs de marbre

roulaient leurs paupières noires dans ces blancheurs de marbre...

■ Je sentais s'insérer et brûler dans mes yeux  
Cet éclat forcené, inhumain et pierreux.

Une suture en feu joignait l'onde au rivage.  
J'étais triste, le jour passait. La jaune fleur  
Des grenadiers flambait, lampe dans le feuillage.  
Une source, fuyant l'étreignante chaleur,  
Désertait en chantant l'aride paysage.

Parfois sur les gazons brûlés, le pourpre épi  
Des trèfles incarnats, le lin, les scabieuses,  
Jonchaient par écheveaux la plaine soleilleuse,  
Et l'herbage luisait comme un vivant tapis  
Que n'ont pas achevé les frivoles tisseuses.

Le théâtre des Grecs, cirque torride et blond,  
Gisait. Sous un mûrier, une auberge voisine  
Vendait de l'eau: je vis, dans l'étroite cuisine,  
Les olives s'ouvrir sous les coups du pilon  
Tandis qu'on recueillait l'huile odorante et fine.

Et puis vint le doux soir. Les feuilles des figuiers  
Caressaient, doigts légers, les murailles bleuâtres.  
D'humbles, graves passants s'interpellaient; les pieds  
Des chevreaux au poil blanc, serrés autour du pâtre,  
Faisaient monter du sol une poudre d'albâtre.

Un calme inattendu, comme un plus pur climat,  
Ne laissait percevoir que le chant des colombes.  
Au port, de verts fanaux s'allumaient sur les mâts,  
Et l'instant semblait fier, comme après les combats  
Un nom chargé d'honneur sur une jeune tombe.  
C'était l'heure où tout luit et murmure plus bas...

La fontaine Aréthuse, enclose d'un grillage,  
Et portant sans orgueil un renom fabuleux,  
Faisait un bruit léger de pleurs et de feuillage  
Dans les frais papyrus, élancés et moelleux...

Enfin ce fut la nuit, nuit qui toujours étonne  
Par l'insistante angoisse et la muette ardeur.  
La lune plongeait, telle une blanche colonne,  
Dans la rade aux flots noirs, sa brillante liqueur.

Un solitaire ennui aux astres se raconte:  
Je contemplais le globe au front mystérieux,  
Et qui, ruine auguste et calme dans les cieux,  
Semble un fragment divin, retiré, radieux  
De vos temples, Géla, Ségeste, Sélinonte!

■ O nuit de Syracuse: Urne aux flancs arrondis!  
Logique de Platon! Ame de Pythagore!  
Ancien Testament des Hellènes; amphore  
Qui verses dans les cœurs un vin sombre et hardi,  
Je sais bien les secrets que ton ombre m'a dits.

Je sais que tout l'espace est empli du courage  
Qu'exhalèrent les Grecs aux genoux bondissants;  
Les chauds rayons des nuits, la vapeur des nuages  
Sont faits avec leur voix, leurs regards et leur sang.

Je sais que des soldats, du haut des promontoires,  
Chantant des vers sacrés et saluant le sort,  
Se jetaient en riant aux gouffres de la mort  
Pour retomber vivants dans la sublime Histoire!

Ainsi ma nuit passait l'ache l'anet crénu

Et sous un ciel passait le vent, et sous ses ailes  
Répandaient leurs senteurs. Je regardais la rade;  
La paix régnait partout où courut Alcibiade,  
Mais,—noble obsession des âges révolus,—  
L'éther semblait empli de ce qui n'était plus...

J'entendis sonner l'heure au noir couvent des Carmes.  
L'espace regorgeait d'un parfum d'orangers.  
J'écoutais dans les airs un vague appel aux armes...  
■ Et le pouvoir des nuits se mit à propager  
L'amoureuse espérance et ses divins dangers:

O désir du désir, du hasard et des larmes!



LES SOIRS DU MONDE



LES SOIRS DU MONDE



soirs que tant d'amour oppresse,  
Nul œil n'a jamais regardé  
Avec plus de tendre tristesse  
Vos beaux ciels pâles et fardés!  
J'ai délaissé dès mon enfance  
Tous les jeux et tous les regards,  
Pour voguer sans peur, sans défense,  
Sur vos étangs qui veillent tard.

Par vos langueurs à la dérive,  
Par votre tiède oisiveté,  
Vous attirez l'âme plaintive  
Dans les abîmes de l'été...

■ O soir naïf de la Zélande,  
Qui, timide, ingénu, riant,  
Semblez raconter la légende  
Des pourpres étés d'Orient!

Soir romain, aride malaise,  
Et ce cri d'un oiseau perdu  
Au-dessus du palais Farnèse,  
Dans le ciel si sec, si tendu!

Soir bleu de Palerme embaumée,  
Où les parfums épais, fumants,  
S'ajoutent à la nuit pâmée  
Comme un plus fougueux élément.

Sur la vague tyrrhénienne,  
Dans une vapeur indigo,  
Un voilier fend l'onde païenne  
Et dit: «Je suis la nef Argos!»

Et dit, « Je suis la MELANGE »

Par des ruisseaux couleur de jade,  
Dans des senteurs de mimosa,  
La fontaine arabe s'évade,  
Au palais roux de la Ziza.

Dans le chaud bassin du Musée,  
Les verts papyrus, s'effilant,  
Suspendent leur fraîche fusée  
A l'azur sourd et pantelant:

O douceur de rêver, d'attendre  
Dans ce cloître aux loisirs altiers  
Où la vie est inerte et tendre  
Comme un repos sous les dattiers!

■ Catane où la lune d'albâtre  
Fait bondir la chèvre angora,  
Compagne indocile du pâtre  
Sur la montagne des cédrats!

Derrière des rideaux de perles,  
Chez les beaux marchands indolents,  
Des monceaux de fraises déferlent  
Au bord luisant des vases blancs.

Quels soupirs, quand le soir dépose  
Dans l'ombre un surcroît de chaleur!  
L'œillet, comme une pomme rose,  
Laisse pendre sa lourde fleur.

L'emportement de l'azur brise

Le chaud vitrail des cabarets  
Où le sorbet, comme une brise,  
Circule, aromatique et frais.

La foule adolescente rôde  
Dans ces nuits de soufre et de feu;  
Les éventails, dans les mains chaudes,  
Battent comme un cœur langoureux.

■ Blanc sommeil que l'été surmonte  
Des fleurs, la mer calme, un berger;  
O silence de Sélinonte  
Dans l'espace immense et léger!

Un soir, lorsque la lune argente  
Les temples dans les amandiers,  
J'ai ramassé près d'Agrigente  
L'amphore noire des potiers;

Et sur la route pastorale,  
Dans la cage où luisait l'air bleu,  
Une enfant portait sa cigale,  
Arrachée au pin résineux...

■ J'ai vu les nuits de Syracuse,  
Où, dans les rocs roses et secs,  
On entend s'irriter la Muse  
Qui pleure sur dix mille Grecs;

J'ai, parmi les gradins bleuâtres,  
Vu le soleil et ses lions  
Mourir sur l'antique théâtre,  
Ainsi qu'un sublime histrion;

Et, comme j'ai du sang d'Athènes,  
A l'heure où la clarté s'enfuit,  
J'ai vu l'ombre de Démosthène  
Auprès de la mer au doux bruit...

■ Mais ces mystérieux visages,  
Ces parfums des jardins divins,  
Ces miracles des paysages  
N'enivrent pas d'un plus fort vin  
Que mes soirs de France, sans bornes,  
Où tout est si doux, sans choisir;  
Où sur les toits pliants et mornes  
L'azur semble fait de désir;  
Où, là-bas, autour des murailles,  
Près des étangs tassés et ronds,  
S'éloigne, dans l'air qui tressaille,  
L'appel embué des clairons...









# LE PORT DE PALERME

J

e regardais souvent, de ma chambre si chaude,  
Le vieux port goudronné de Palerme, le bruit  
Que faisaient les marchands, divisés par la fraude.  
Autour des sacs de grains, de farine et de fruits,  
Sous un beau ciel, teinté de splendeur et d'ennui...



J'aimais la rade noire et sa pauvre marine,  
Les vaisseaux délabrés d'où j'entendais jaillir  
Cet éternel souhait du cœur humain: partir!

■ Les vapeurs, les sifflets faisaient un bruit d'usine  
Dans ces cieux où le soir est si lent à venir...



C'était l'heure où le vent, en hésitant, se lève  
Sur la ville et le port que son aile assainit.  
Mon cœur fondait d'amour, comme un nuage crève.  
J'avais soif d'un breuvage ineffable et béni,  
Et je sentais s'ouvrir, en cercles infinis,  
Dans le désert d'azur les citernes du rêve.



Qu'est-ce donc qui troublait cet horizon comblé?  
La beauté n'a donc pas sa guérison en elle?  
Par leurs puissants parfums les soirs sont accablés;  
La palme au large cœur souffre d'être si belle;  
Tout triomphe, et pourtant veut être consolé!

Que signifient ces cieux sensuels des soirs tendres?  
Ces jardins exhalant des parfums sanglotants?  
Ces lacets que les cris des oiseaux semblent tendre  
Dans l'espace intrigué, qui se tait, qui attend?

■ A ces heures du soir où les mondes se plaignent,  
O mortels, quel amour pourrait vous rassurer?  
C'est pour mieux sangloter que les êtres s'étreignent;  
Les baisers sont des pleurs, mais plus désespérés.

La race des vivants, qui ne veut pas finir,  
Vous a transmis un cœur que l'espace tourmente,  
Vous poursuivez en vain l'incessant avenir...  
C'est pourquoi, ô forçats d'une éternelle attente,  
Jamais la volupté n'achève le désir!





DANS L'AZUR ANTIQUE



DANS L'AZUR ANTIQUE

*Espérances des humains, légères déesses...*  
*DIOTIME D'ATHÈNES.*



ous un ciel haletant, qui grésille et qui dort,  
Où chaque fragment d'air fascine comme un disque,  
Rome, lourde d'été, avec ses obélisques  
Dressés dans les agrès luisants du soleil d'or,  
Tremblait comme un vaisseau qui va quitter le port  
Pour voguer, pavoisé de ses mâts à ses cryptes,  
Vers l'amour fabuleux de la reine d'Égypte.

Les buis des vieux jardins, comme un terne miroir  
Tendaient au pur éther leur cristal vert et noir.  
Un cyprès balançait mollement sous la brise  
Sa cime délicate, entr'ouverte au vent lent,  
Et un jet d'eau montait dans l'azur jubilant  
Comme un cyprès neigeux qu'un vent léger divise...

J'errais dans les villas, où l'air est imprégné  
Du solennel silence où rêve Polymnie;  
Je voyais reflourir le temps que remanie  
La vie ingénieuse, incessante, infinie;  
Et, comme un messenger antique et printanier,  
De frais ruisseaux couraient sous les mandariniers.

Dans un jardin romain, un vieux masque de pierre  
M'attirait: à travers ses lèvres, ses paupières,  
On voyait fuir, jaillir l'azur torrentiel;  
Et ce masque semblait, avec la voix du ciel,  
Héler l'amour, l'espoir, les avenir farouches.  
Une même clameur s'élançait de ma bouche,  
Et, pleine de détresse et de félicité,  
Je m'en allais, les bras jetés vers la beauté!...

■ J'ai vu les lieux sacrés et sanglants de l'Histoire,  
Les Forums écroulés sous le poids clair des cieux,

La nostalgique paix des Arches des Victoires  
Où l'azur fait rouler son char silencieux.

J'ai vu ces grands jardins où le palmier qui rêve,  
Elancé dans l'éther et tordu de plaisir,  
Semble un ardent serpent qui veut tendre vers Ève  
Le fruit délicieux du douloureux désir.

Les soirs de Sybaris et la mer africaine  
Prolongeaient devant moi les baumes de mon cœur;  
L'Arabie en chantant me jetait ses fontaines,  
Les âmes me suivaient à ma suave odeur.

Comme l'âpre Sicile épique et sulfureuse,  
Je contenais les Grecs, les Latins et les Francs,  
Et ce triangle auguste, en ma pensée heureuse,  
Brillait comme un fronton de marbre et de safran!

Un jour, l'été flambait, le temple de Ségeste  
Portait la gloire d'être éternel sans effort,  
Et l'on voyait monter, comme un arpège agreste,  
Le coteau jaune et vert dans sa cithare d'or!

Le blanc soleil giclait au creux d'un torrent vide;  
Des chevaux libres, fiers, près des hampes de fleurs  
S'ébrouaient; les parfums épais, gluants, torrides  
Mettaient dans l'air comblé des obstacles d'odeurs.

Des lézards bleus couraient sur les piliers antiques  
Avec un soin si gai, si chaud, si diligent,  
Que l'imposant destin des pierres léthargiques  
Semblait ressuscité par des veines d'argent!

Des insectes brûlants voilaient mes deux mains nues:  
Je contemplais le sort, la paix, l'azur si long,  
Et parfois je croyais voir surgir dans la nue  
La lance de Minerve et le front d'Apollon.

Devant cette splendeur sereine, ample, équitable,  
Où rien n'est déchirant, impétueux ou vil,  
Je songeais lentement au bonheur misérable  
De retrouver tes yeux où finit mon exil...



Je jette sous tes pieds les noirs pipeaux d'Euterpe,  
Dont j'ai fait retentir l'azur universel  
Quand mes beaux cieux luisaient comme des coups de serpe,  
Quand mon blanc Orient brillait comme du sel!

Je quitte les regrets, la volonté, le doute,  
Et cette immensité que mon cœur emplissait,  
Je n'entends que les voix que ton oreille écoute,  
Je ne réciterai que les chants que tu sais!

Je puiserai l'été dans ta main faible et chaude,  
Mes yeux seront sur toi si vifs et si pressants  
Que tu croiras sentir, dans ton ombre où je rôde,  
Des frelons enivrés qui goûtent à ton sang!

Car, quels que soient l'instant, le jour, le paysage,  
Pourquoi, doux être humain, rien ne me manque-t-il  
Quand je tiens dans mes doigts ton lumineux visage  
Comme un tissu divin dont je compte les fils?...







LE DÉSERT DES SOIRS



LE DÉSERT DES SOIRS

D

ans la chaleur compacte et blanche ainsi qu'un marbre,  
Le miroir du soleil étale un bleu cerceau.  
Comme un troupeau secret d'aériens chevreaux  
La rapace chaleur a dévoré les arbres.  
Palerme est un désert au blanc scintillement,  
Sur qui le parfum met un dais pesant et calme...  
Les stores des villas, comme de jaunes palmes,  
Aux vérandas qui n'ont ni portes ni vitrail  
Sont suspendus ainsi que de frais éventails.  
La mer a laissé choir entre les roses roches  
Son immense fardeau de plat et chaud métal.  
Un mur qu'on démolit vibre au contact des pioches;  
Une voiture flâne au pas d'un lent cheval,  
Tandis que, sous l'ombrelle ouverte sur le siège,  
Un cocher sarrasin mange des citrons mous.  
La chaleur duveteuse est faible comme un liège;  
Sa molle densité a d'argentins remous.

Je suis là: je regarde et respire; que fais-je?  
Puisque cet horizon que mon regard contient  
Et que je sens en moi plus aigu qu'une lame,  
Mon esprit ne peut plus l'enfoncer dans le tien...

Je dédaigne l'espace en dehors de ton âme...





A PALERME, AU JARDIN TASCA...



A PALERME, AU JARDIN TASCA...



'ai connu la beauté plénière,  
Le pacifique et noble éclat  
De la vaste et pure lumière,  
A Palerme, au jardin Tasca.

Je me souviens du matin calme  
Où j'entrais, fendant la chaleur,  
Dans ce paradis sous les palmes  
Où l'ombre est faite par des fleurs.

L'heure ne marquait pas sa course  
Sur le lisse cadran des cieux,  
Où le lourd soleil spacieux  
Fait bouillonner ses blanches sources.

J'avais dans ces beaux jardins  
Dont l'opulence nonchalante  
Semble descendre avec dédain  
Sur les passantes indolentes.

L'ardeur des arbres à parfums  
Flamboyait, dense et clandestine;  
Je cherchais parmi les collines  
Naxos, au nom doux et défunt.

Comme des ruches dans les plaines,  
Des entassements de citrons  
Sous leurs arbres sombres et ronds  
Formaient des tours de porcelaine.

Les parfums suaves, amers,  
De ces citronniers aux fleurs blanches

Flottaient sur les vivaces branches  
Comme la fraîcheur sur la mer.

Creusant la terre purpurine,  
D'alertes ruisseaux ombragés  
Semblaient les pieds aux bonds légers  
De jeunes filles sarrasines!

Je me taisais, j'étais sans vœux,  
Sans mémoire et sans espérance;  
Je languissais dans l'abondance.

■ O pays secrets et fameux,

J'ai vu vos grâces accomplies,  
Vos blancs torrents, vos temples roux,  
Vos flots glissants vers l'Ionie,  
Mais mon but n'était pas en vous;

Vos nuits flambantes et précises,  
Vos maisons qu'un pliant rideau  
Livre au chaud caprice des brises;  
Les pas sonores des chevreaux  
Sur les pavés près des églises;

Vos monuments tumultueux,  
Beaux comme des tiaras de pierre,  
Les hauts cyprès des cimetières,  
Et le soir, la calme lumière  
Sur les tombeaux voluptueux,

Les quais crayeux, où les boutiques,  
Regorgeant de fruits noirs et secs,  
Affichent la noblesse antique

Du splendide alphabet des Grecs;

L'étincelante ardeur du sol,  
Où passent, riches caravanes,  
Des mules vêtues en sultanes  
Trottant sous de blancs parasols,

Toutes ces beautés étrangères  
Que le cœur obtient sans effort,  
N'ont que des promesses de mort  
Pour une âme intrépide et fière,

Et j'ai su par ces chauds loisirs,  
Par ce goût des saveurs réelles,  
Qu'on était, parmi vos plaisirs,  
Plus loin des choses éternelles  
Qu'on ne l'était par le désir!...





AGRIGENTE



AGRIGENTE

*O nymphe d'Agrigente aux élégantes parures, qui règues sur  
la plus belle des cités mortelles, nous implorons ta bienveillance!*  
*PINDARE.*

L

e ciel est chaud, le vent est mou;  
Quel silence dans Agrigente!  
Un temple roux, sur un sol roux  
Met son reflet comme une tente...

Les oiseaux chantent dans les airs;  
Le soleil ravage la plaine;  
Je vois, au bout de ce désert,  
L'indolente mer africaine.

Brusquement un cri triste et fort  
Perce l'air intact et sans vie;  
La voix qui dit que Pan est mort  
M'a-t-elle jusqu'ici suivie?

Et puis l'air retombe; la mer  
Frappe la rive comme un socle;  
Tout dort. Un fanal rouge et vert  
S'allume au vieux port Empédocle.

L'ombre vient, par calmes remous;  
Dans l'éther pur et pathétique  
Les astres installent d'un coup  
Leur brasillante arithmétique!

■ Soudain, sous mon balcon branlant,  
J'entends des moissonneurs, des filles  
Défricher un champ de blé blanc,  
Qui gicle au contact des faucilles;

Et leur fièvre, leur sèche ardeur,  
Leur clameur nocturne et païenne

Imitent, dans l'air plein d'odeurs,  
Le cri des nuits éleusiennes!

Un pâtre, sur un lourd mulet,  
Monte la côte tortueuse;  
Sa chanson lascive accolait  
La noble nuit silencieuse;

Dans les lis, lourds de pollen brun,  
Le bêlement mélancolique  
D'une chèvre, ivre de parfums,  
Semble une flûte bucolique.

■ Donc, je vous vois, cité des dieux.  
Lampe d'argile consumée,  
Agrigente au nom spacieux,  
Vous que Pindare a tant aimée!

Porteuse d'un songe éternel,  
O compagne de Pythagore!  
C'est vous cette ruche sans miel,  
Cette éparsé et gisante amphore!

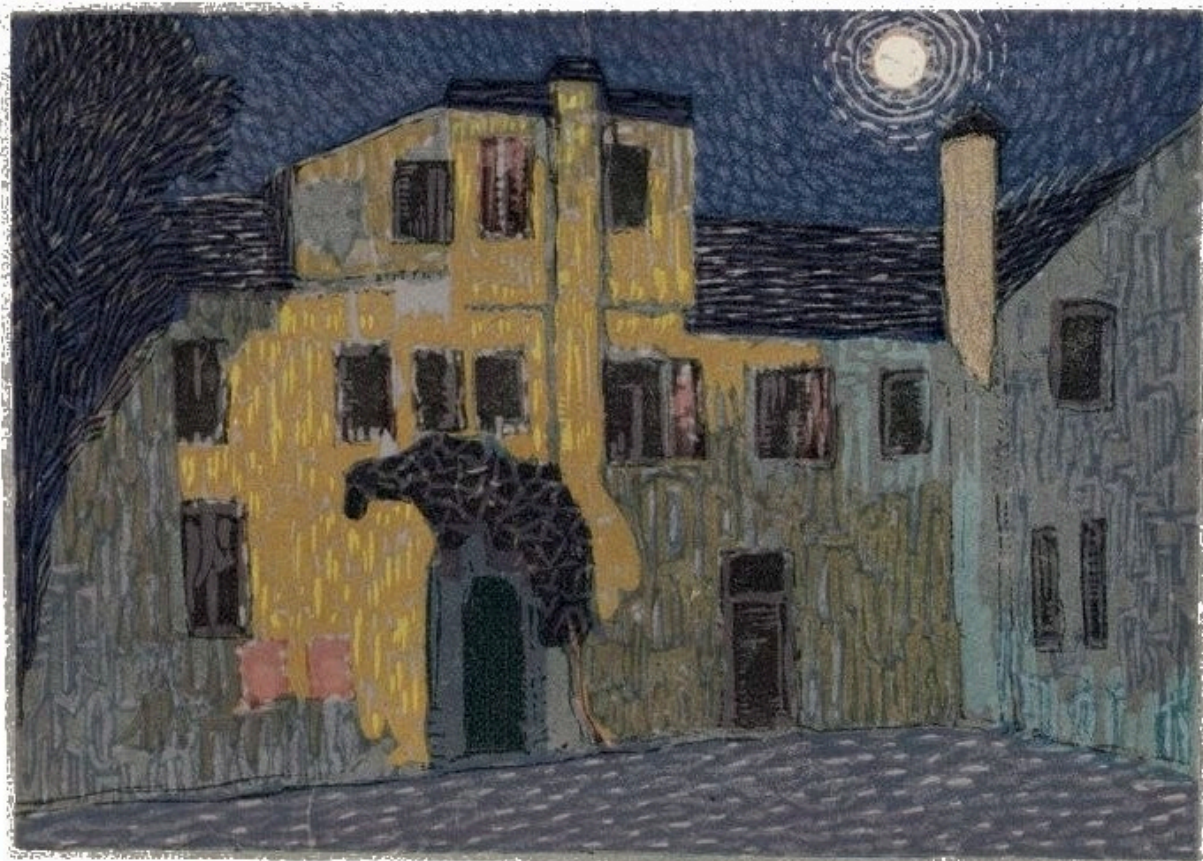
C'est vous ces enclos d'amandiers,  
Ce sol dur que les bœufs gravissent,  
Ce désert de sèches mélisses,  
Où mon âme vient mendier.

Ah! quelle indigente agonie!  
Et l'on comprendrait mon émoi,  
Si l'on savait ce qu'est pour moi  
Un peu de l'Hellade infinie:

Car, sur ce rivage humble et long,  
Dans ce calme et morne désastre,  
Le vent des flûtes d'Apollon  
Passe entre mon cœur et les astres!



L'AUBERGE D'AGRIGENTE



L'AUBERGE D'AGRIGENTE

*Rien ne vient à souhait aux mortels...*

*PAUL LE SILENTIAIRE.*

D

ans un de ces beaux soirs où le puissant silence  
Répond soudain, dans l'ombre, à l'esprit, interdit  
D'écouter cet élan venant des Paradis  
Contenter le désir qu'on a depuis l'enfance;

Dans un de ces soirs chauds qui nous fendent le cœur,  
Et, comme d'une mine où gisent des turquoises,  
Viennent extraire en nous de secrètes lueurs,  
Et guident vers les cieux notre pensive emphase;

Dans ces languides soirs qui font monter du sol  
Des soupirs de parfums, j'étais seule, en Sicile;  
Une cloche au son grave, ébranlant l'air docile,  
Sonnait dans un couvent de moines espagnols.

Je songeais à la paix rigide de ces moines  
Pour qui les nuits n'ont plus de déchirants appels.  
■ Sur le seuil échaudé du misérable hôtel  
Où l'air piquant cuisait des touffes de pivoines,  
Deux chevaux dételés, mystiques, solennels,  
Rêvaient l'un contre l'autre, auprès d'un sac d'avoine.

La mer, à l'infini, balançait mollement  
L'impondérable excès de la clarté lunaire.  
Les chèvres au pas fin, comme un peuple d'amants  
Se cherchaient à travers le sec et blanc froment:  
L'impérieux besoin de dompter et de plaire  
Rencontrait un secret et long assentiment...

La nuit, la calme nuit, déesse agitatrice,  
Regardait s'amasser l'amour sur les chemins;  
Une palme éployait son pompeux artifice  
Près des maigres chevaux qui songent à demain

ET LES DES MAIGRES CHEVAUX QUI, SONGEANT A DEMAIN,  
Aux incessants travaux de leur race indigente,  
Se baisaient doucement.

Dans le moite jardin,  
Vous méditez sans fin, ô palme nonchalante!  
Que j'étais triste alors, que mon cœur étouffait!  
Un rêve catholique et sa force exigeante  
M'empêchait d'écouter les bachiques souhaits  
De la puissante nuit qui brille et qui fermente...

Et j'aimais ta douceur pudique et négligente,  
Palmier de Bethléem sur le ciel d'Agrigente!





# L'ENCHANTEMENT DE LA SICILE



L'ENCHANTEMENT DE LA SICILE

*Je suis ému comme le dauphin des mers qui, au milieu des  
flots paisibles, se plaît au doux son de la flûte.*

*PINDARE.*



élestes horizons où mollement oscille  
La bleuâtre chaleur qui baigne la Sicile,  
Malgré nos froids hivers et mes longs désespoirs  
Je n'ai rien oublié de la douceur des soirs:  
Ni le dattier debout sur son ombre étoilée,  
Ni la fontaine arabe, au marbre soufre et noir,  
Qui fait gicler son eau rigide et fuselée,  
Ni l'hôtel du rivage aux teintes de safran,  
Ni la jaune mosquée ombrageant ses glycines,  
Ni les vaisseaux, taillés dans un bois odorant,  
Et qui passent, le soir, sur la mer de Messine...

■ Ah! comme je connais, Palerme, ta splendeur,  
Le tropical jardin, les caféiers en fleurs,  
Les sonores villas par la chaleur usées,  
Et le bruit de satin des pigeons du musée!  
Musée où je voyais l'Arabie et ses ors,  
Ses pots de blanc mica, ses légers miradors  
Imprégner de santal l'air où sa paix infuse,  
Tandis que, tel un dieu embrasé, fascinant,  
Qui darde sur les cœurs son désir et sa ruse,  
Le grand bélier d'argent du port de Syracuse  
Avait je ne sais quoi d'avidé et de tonnante...

Mettant sur mon regard mes deux mains comme un masque,  
J'abordais la chaleur de midi. Dans les vasques,  
Le pompeux papyrus condensait sa fraîcheur.  
Une voiture avec un baldaquin de toile  
Menait à Baïra, dormant sur la hauteur  
Parmi des ronciers blancs et des chants de cigales,  
Comme un mauresque hospice enduit d'un lait de chaux...  
Montréal et son cloître ouvrait à l'azur chaud  
Sa cuve où grésillaient les bananiers d'Afrique.  
L'église, ruisselant de fières mosaïques,  
Élançant ses piliers, minces comme des mâts,  
Où l'or se suspendait en lumineuses grappes,  
Ressemblait, par l'ardent et monastique éelat

Ressemblait, par l'ardent et monastique éclat,  
A vous, sainte brûlante, ô Rose de Lima,  
Que l'on voit alanguie auprès d'un jeune pape...

Des muletiers passaient en bonnet espagnol;  
La fleur de l'aloès reflétait sur le sol  
Le miracle étonné d'un calice de braise.  
Des enfants transportaient des paniers, où les fraises  
Bondissaient, retombaient, se mouvaient, rouge essaim,  
Comme un jet d'eau pourpré qui pique le bassin.  
Un marchand grec, coiffé de noire cotonnade,  
Repoussait de ses cris et de ses sombres mains  
L'assourdissant troupeau de hargneuses pintades  
Qui mordait son fardeau et barrait le chemin;  
Effronté, laissant voir son torse nu qu'il cambre,  
Un jeune homme, allongé sur le jaune talus,  
Regardait de ses yeux scintillants et velus  
Le sublime soleil abonder sur ses membres  
Comme un flot de liqueur coule d'un flacon d'ambre...  
L'horizon tressaillait d'un vertige or et bleu.

■ Et puis toujours, là-bas, je voyais, pure et vaste,  
La mer au grand renom, qui touche dans ses jeux  
Les Cyclades, dormant sur des vagues de feu,  
Le rivage d'Ulysse et celui de Jocaste,  
L'herbe où des bergers grecs préludaient deux par deux...

■ Et je songeais,—puissante, éparse, solitaire,—  
Mêlée au temps sans bord ainsi qu'aux éléments,  
Attirant vers mon cœur, comme un étrange aimant,  
Tous les rêves flottant sur l'amoureuse terre;  
J'attendais je ne sais quel grave et sûr plaisir...

Mais déçue aujourd'hui par tout ce qu'on espère,  
Ayant tout vu sombrer, ayant tout vu fléchir,  
O mon cœur sans repos ni peur, je vous vénère  
D'avoir tant désiré, sachant qu'il faut mourir!





PALERME S'ENDORMAIT ...



PALERME S'ENDORMAIT...

P

alerge s'endormait; la mer Tyrrhénienne  
Répandait une odeur d'âcre et marin bétail:  
Odeur d'algues, d'oursins, de sel et de corail,  
Arôme de la vague où meurent les sirènes;  
Et cette odeur, nageant dans les tièdes embruns,  
Avait tant de hardie et vaste violence,  
Qu'elle semblait une âpre et pénétrante offense  
A la terre endormie et presque sans parfums...

Le geste de bénir semblait tomber des palmes;  
Des barques s'éloignaient pour la pêche du thon,  
Je contemplais, le front baigné de vapeurs calmes,  
La figure des cieus que regardait Platon.  
On entendait, au bord des obscures terrasses,  
Se soulever des voix que la chaleur harasse,  
Tous les mots murmurés semblaient confidentiels;  
C'était un long soupir envahissant l'espace;  
Et le vent, haletant comme un oiseau qu'on chasse,  
En gerbes de fraîcheur s'enfuyait vers le ciel...  
■ Creusant l'ombre, écrasant la route caillouteuse,  
L'indolente voiture où nous étions assis  
S'enfonçait dans la nuit opaque et sinueuse,  
Sous le ciel nonchalant, immuable et précis;  
C'était l'heure où l'air frais subtilement pénètre  
La pierre au grain serré des calmes monuments;  
Je n'étais pas heureuse en ces divins moments  
Que l'ombre enveloppait, mais j'espérais de l'être,  
Car toujours le bonheur n'est qu'un pressentiment:  
On le goûte avant lui, sans jamais le connaître...  
Dans un profond jardin qui longeait le chemin,  
Des chats, l'esprit troublé par la saison suave,  
Jetaient leurs cris brûlants de vainqueurs et d'esclaves.  
Sur les ployants massifs d'œillets et de jasmins,  
On entendait gémir leur ardente querelle  
Comme un mordant combat de colombes cruelles...

■ Puis revint le silence, indolent et puissant:

■ Puis revint le silence, muet et puissant,  
La voiture avançait dans l'ombre perméable.

Je songeais au passé; les vagues sur le sable  
Avec un calme effort, toujours recommençant,  
Déposaient leur fardeau de rumeurs et d'arômes...  
Les astres, attachés à leur sublime dôme,  
De leur secret regard, fourmillant et pressant,  
Attiraient les soupirs des yeux qui se soulèvent...  
■ Et l'espace des nuits devint retentissant  
Du cri silencieux qui montait de mes rêves!...





LES SOIRS DE CATANE



LES SOIRS DE CATANE



atane languissait, éclatante et maussade;  
Le laurier-rose en fleurs du jardin Bellini  
Portait un poids semblable à de pourpres grenades;  
C'était l'heure où le jour a lentement fini  
De harceler l'azur qu'il flagelle et poignarde.  
Les voitures tournaient en molle promenade  
Sous le moite branchage aux parfums infinis...

On voyait dans la ville étroite et sulfureuse  
Les étudiants quitter les Universités;  
Leur figure foncée, active et curieuse,  
Rayonnait de hardie et fraîche liberté  
Sous le fléau splendide et morne de l'été...

Bousculant les marchands de fruits et de tomates,  
Encombrant les trottoirs comme un torrent hâtif,  
Les chèvres au poil brun, uni comme l'agate,  
Dans le soir oppressant et significatif,  
Fixaient sur moi leurs yeux directs, où se dilate  
Un exultant entrain satanique et lascif.

Comme un tiède ouragan presse et distend les roses,  
Le soir faisait s'ouvrir les maisons, les rideaux;  
Des balcons de fer noir emprisonnaient les poses  
Des nostalgiques corps, penchés hors du repos,  
Comme on voit s'incliner des rameuses sur l'eau...

Des visages, des mains pendaient par les fenêtres,  
Tant les femmes, ployant sous le poids du désir,  
S'avançaient pour chercher, attirer, reconnaître,  
Parmi les bruns garçons qui flânaient à loisir,  
Le porteur éternel du rêve et du plaisir...

Tout glissait vers l'amour comme l'eau sur la pente.  
Le ciel, languide et long, tel un soupir d'azur,  
Étalait sa douceur langoureuse et constante  
Où gisaient, comme l'or dans un fleuve ample et pur,  
Les jasmins safranés mêlés aux citrons mûrs.

L'espace suffoquait d'une imprécise attente...

Éléphants, débouchant de la rue en haillons,  
Des jeunes gens montaient vers le bruyant théâtre  
Que d'électriques feux teintaient de bleus rayons.  
Leur hâte ressemblait à des effusions,  
Chacun semblait courir aux nuits de Cléopâtre.  
Des mendiants furtifs, quand nous les regardions,  
Nous offraient des gâteaux couleur d'ambre et de plâtre.

Sur la place, où brillaient des palais d'apparat,  
La foule vers minuit s'entassait, sinueuse:  
Les pauvres, les seigneurs glissaient bras contre bras,  
Un orchestre opulent jouait des opéras,  
L'air se chargeait de sons comme une conque creuse;  
Enfin tout se taisait; la foule restait tard.  
On voyait les serments qu'échangeaient les regards,  
Et c'était une paix limpide et populeuse...

Au lointain, par delà les façades, les gens,  
La mer de l'Ionie, éployée et sereine,  
Sous l'éclat morcelé de la lune d'argent,  
Comme une aube mouillée élançait son haleine...

Les bateaux des pêcheurs, qu'un feu rouge éclairait,  
Suivaient nonchalamment les vagues poissonneuses.  
Le parfum du bétail marin, piquant et frais,  
Ensemencait l'espace ainsi qu'un rude engrais.

Le ciel, ruche d'ébène aux étoiles fiévreuses,  
A force de clarté semblait vivre et frémir...  
■ Et je vis s'enfoncer sur la route rocheuse  
Un couple adolescent, qui semblait obéir  
A cette loi qui rend muets et solitaires  
Ceux que la volupté vient brusquement d'unir.  
Et qui vont,—n'ayant plus qu'à songer et se taire,  
Comme des étrangers qu'on chasse de la terre...









# MUSIQUE POUR LES JARDINS DE LOMBARDIE

**L**

es îles ont surgi des bleuâtres embruns...  
O terrasses! balcons rouillés par les parfums!  
Paysages figés dans de languides poses;  
Plis satinés des flots contre les lauriers-roses;  
Nostalgiques palmiers, poignants comme un sanglot,  
Où des volubilis d'un velours indigo  
Suspendent mollement leurs fragiles haleines!...  
■ Un papillon, volant sur les fleurs africaines,  
Faiblit, tombe, écrasé par le poids des odeurs.  
Hélas! on ne peut pas s'élever! La langueur  
Coule comme un serpent de ce feuillage étrange,  
Le thé, les camphriers se mêlent aux oranges.  
Forêts d'Océanie où la sève, le bois  
Ont des frissons secrets et de plaintives voix...  
O vert étouffement, enroulement, luxure,  
Crépitement de mort, ardente moisissure  
Des arbres exilés, qu'usent en cet îlot  
La caresse des vents et les baisers de l'eau...  
■ Et Pallanza, là-bas, sur qui le soleil flambe,  
Semble un corps demi-nu, languissant, vapoureux,  
Qui montre ses flancs d'or, mais dont les douces jambes  
Se voilent des soupirs du lac voluptueux...  
■ O tristesse, plus tard, dans les nuits parfumées,  
Quand les chauds souvenirs ont la moiteur du sang,  
De revoir en son cœur, les paupières fermées,  
Et tandis que la mort déjà sur nous descend,  
Les suaves matins des îles Borromées!...

Je goûte vos parfums que les vents chauds inclinent,  
Profonds magnolias, lauriers des Carolines...

■ Les rames, sur les flots palpitants comme un cœur,  
Imitent les sanglots langoureux du bonheur.  
O promesse de joie, ô torpeur juvénile!  
Une cloche se berce au rose campanile  
Qui, délicat et fier, semble un cyprès vermeil;  
Partout la volupté, la mélodie orante

Et tout la volupté, la mélodie enante...

■ O matin de Stresa, turquoise respirante,  
Sublime agilité du cœur vers le soleil!

O soirs italiens, terrasses parfumées,  
Jardins de mosaïque où traînent des paons blancs,  
Colombes au col noir, toujours toutes pâmées,  
Espaliers de citrons qu'opprime un vent trop lent,  
Iles qui sur Vénus semblent s'être fermées,  
Où l'air est affligeant comme un mortel soupir,  
Ah! pourquoi donnez-vous, douceurs inanimées,  
Le sens de l'éternel au corps qui doit mourir!

Ah! dans les bleus étés, quand les vagues entre elles  
Ont le charmant frisson du cou des tourterelles,  
Quand l'Isola Bella, comme une verte tour,  
Semble Vénus nouant des myrtres à l'Amour,  
Quand le rêve, entraîné au bercement de l'onde,  
Semble glisser, couler vers le plaisir du monde,  
Quand le soir étendu sur ces miroirs gisants  
Est une joue ardente où s'exalte le sang,  
J'ai cherché en quel lieu le désir se repose...

■ Douces îles, pâmant sur des miroirs d'eau rose,  
Vous déchirez le cœur que l'extase engourdit.  
Pourquoi suis-je enfermée en un tel paradis!

Ah! que lassée enfin de toute jouissance,  
Dans ces jardins meurtris, dans ces tombeaux d'essence,  
Je m'endorme, momie aux membres épuisés!  
Que cet embaumement soit un dernier baiser,  
Tandis que, sous les noirs bambous qui vous abritent,  
Sous les cèdres, pesants comme un ciel sombre et bas,  
Blancs oiseaux de sérail que le parfum abat,  
Vous gémirez d'amour, colombes d'Aphrodite!

Des parfums assouris aux rebords des terrasses

DES palmiers assoupis aux rebords des terrasses,  
L'azur en feu, des fleurs que la chaleur harasse,  
Sur quel rocher d'amour tant d'ardeur me lia!...

■ Colombes sommeillant dans les camélias,  
Dans les verts camphriers et les saules de Chine,  
Laissez dormir mes mains sur vos douces échine.

Consolez ma langue, vous êtes, ce matin,  
Le rose Saint-Esprit des tableaux florentins.

■ Tourterelles en deuil, si faibles, si lassées,  
Fruits palpitants et chauds des branches épicées  
Hélas! cet anneau noir qui cercle votre cou  
Semble enfermer aussi mon âpre destinée,  
Et vos gémissements m'annoncent tout à coup  
Les enivrants malheurs pour lesquels je suis née...





L'AIR BRULE, LA CHAUDE MAGIE...



L'AIR BRULE, LA CHAUDE MAGIE...

*Que tu es heureuse, cigale,  
quand, du sommet des arbres,  
abreuvée d'une goutte de rosée,  
tu dors comme une reine.*

*ANACRÉON.*

L

'air brûle, la chaude magie  
De l'Orient pèse sur nous,  
Nous périssons de nostalgie  
Dans l'éther trop riche et trop doux.

On entrevoit un jardin vide  
Que la paix du soir inclina,  
Et là-bas, la mosquée aride  
Couleur de sable et de grenat.

La dure splendeur étrangère  
Nous étourdit et nous déçoit;  
Je me sens triste et mensongère:  
On n'est pas bon loin de chez soi.

Ce ciel, ces poivriers, ces palmes,  
Ces balcons d'un rose de fard,  
Comme un vaisseau dans un port calme  
Rêvent aux transports du départ.

Ah! comme un jour brûlant est vide!  
Que faudrait-il de volupté  
Pour combler l'abîme torride  
De ce continuel été!

Des œillets, lourds comme des pommes,  
Épanchent leur puissante odeur;  
L'air, autour de mon demi-somme,  
Tisse un blanc cocon de chaleur...

Dans la chambre en faïence rouge  
Où ie meurs sous un éventail.

J'entends le bruit, qui heurte et bouge,  
Des chèvres rompant le portail.

■ Ainsi, c'est aujourd'hui dimanche,  
Mais, dans cet exil haletant,  
Au cœur de la cité trop blanche,  
On ne sent plus passer le temps;

Il n'est des saisons et des heures  
Qu'au frais pays où l'on est né,  
Quand sur le bord de nos demeures  
Chaque mois bondit, étonné.

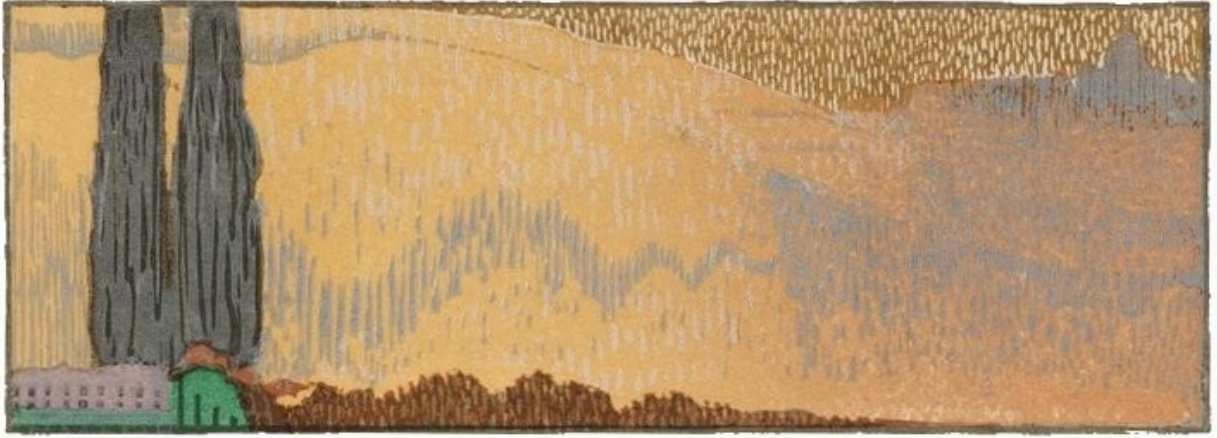
Cette pesante somnolence,  
Ce chaud éclat palermitain  
Repoussent avec indolence  
Mon cœur plaintif et mon destin;

Si je meurs ici, qu'on m'emporte  
Près de la Seine au ciel léger,  
J'aurai peur de n'être pas morte  
Si je dors sous des orangers...





LES JOURNÉES ROMAINES



LES JOURNÉES ROMAINES



'éther pris de vertige et de fureur tournoie,  
Un luisant diamant de tant d'azur s'extrait.  
Virant, psalmodiant, le vent divise et ploie  
La pointe faible des cyprès.

C'est en vain que les eaux écumeuses et blanches,  
Captives tout en pleurs des lourds bassins romains,  
S'élèvent bruyamment, s'ébattent et s'épanchent:  
Neptune les tient dans sa main.

Je contemple la rage impuissante des ondes;  
Dans cette vague éparse en la jaune cité,  
C'est vous qu'on voit jaillir, conductrice des mondes,  
Amère et douce Aphrodite!

L'odeur de la chaleur, languissante et créole,  
Stagne entre les maisons qui gonflent de soleil;  
Comme un coureur ailé le ciel bifurque et vole  
Au bord tranchant des toits vermeils;

Et là-bas, sous l'azur qui toujours se dévide,  
Un jet d'eau, turbulent et lassé tour à tour,  
Semble un flambeau d'argent, une torche liquide  
Qu'agite le poing de l'Amour.

Rome ploie, accablé de grappes odorantes,  
La surhumaine vie envahit l'air ancien,  
Les chapiteaux brisés font fleurir leurs acanthes  
Aux thermes de Dioclétien!

Dans ce cloître pâmé, des bacchantes blêmies  
Gisent: silence. azur. léthargiques dédains!

Le soleil tombé en feu sur la gorge endormie  
De ces Danaés des jardins...

Ils dorment là, liés par les roses païennes,  
Ces corps de marbre blond, las et voluptueux:  
O mes sœurs du ciel grec, chères Milésiennes,  
Que de siècles sont sur vos yeux!

L'une d'elles voudrait se dégager; sa hanche  
Soulève le sommeil ainsi qu'un flot trop lourd,  
Mais tout le poids des temps et de l'azur la penche:  
Elle rêve là pour toujours.

De vifs coquelicots, comme un sang gai, s'élancent  
Parmi les verts fenouils, à Saint-Paul-hors-les-Murs  
Un dôme en or suspend des colliers de Byzance  
Au cou flamboyant de l'azur.

Ce matin, dans le vent qui vient puiser les cendres  
Pour les mêler au jour ivre d'air et d'éclat,  
Je respire ton cœur voluptueux et tendre,  
Pauvre Cécile Métella!

Tu n'es pas à l'écart des saisons immortelles,  
Un tourbillon d'azur te recueille sans fin;  
Je n'ai pas plus de part que tes mânes fidèles  
A l'univers vague et divin!

Les blancs eucalyptus et le cyprès qui chante,  
Où viennent aboutir les longs soupirs des morts,  
Racontent, chers défunts, vos détresses penchantes,  
Votre sort pareil à nos sorts.

Quels familiers discours sur la voie Appienne!  
Tissés dans le soleil, les morts vont jusqu'aux cieux;  
Vous renaissiez en moi, ombres aériennes,  
Vous entrez dans mes tristes yeux!

Là-bas, sur la colline, un jeune cimetièr  
Étale sa langueur d'Anglais sentimental,  
Les délicats tombeaux, dans les lis et le lierre,  
Font monter un sang de cristal.

Midi luit; la villa des chevaliers de Malte  
Choit comme une danseuse aux pieds brûlants et las.  
Comme un fauve tigré l'air jaunit et s'exalte;  
Une nymphe en pierre vit là.

Elle a les bras cassés, mais sa force éternelle  
Empourpre de plaisir ses genoux triomphants;  
Le néflier embaume, un jet d'eau est, près d'elle,  
Secoué d'un rire d'enfant.

Les dieux n'ont pas quitté la campagne romaine,  
Euterpe aux blonds pipeaux, Erato qui sourit,  
Dansent dans le jardin Mattei, où se promène  
Le saint Philippe de Néri.

■ Mais c'est vous qui, ce soir, partagez mon malaise,  
Dans l'église sans voix, au mur pâle et glacé,  
Déesse catholique, ô ma sainte Thérèse,  
Qui soupirez, les yeux baissés!

Malgré vos airs royaux, et la fierté divine  
Dont s'enveloppe encor votre cœur emporté,  
L'angoisse de vos traits permet que l'on devine

Votre douce mendicité.

O visage altéré par l'ardente torture  
D'attendre le bonheur qui descend lentement,  
Appel mystérieux, hymne de la nature,  
Désir de l'immortel amant!

Je vous offre aujourd'hui, parmi l'encens des prêtres,  
Comme un grain plus brûlant mis dans vos encensoirs,  
Le rire que j'entends au bas de la fenêtre  
Où je rêve, seule, le soir;

C'est le rire joyeux, épouvanté, timide  
De deux enfants heureux, éperdus, inquiets,  
Qui joignent leurs regards et leurs lèvres avides,  
■ Et dont tout le sanglot riait!

Ils riaient, ils étaient effrayés l'un de l'autre;  
Un jet d'eau s'effritait dans le lointain bassin;  
La lune blanchissait, de sa clarté d'apôtre,  
La terrasse des Capucins.

Une palme portait le poids mélancolique  
De l'éther sans zéphyr, sans rosée et sans bruit;  
Rien ne venait briser son attente pudique,  
Que ce rire aigu dans la nuit!

Et je n'entendis plus que ce rire nocturne,  
Plus fort que les senteurs des terrasses de miel,  
Plus vif que le sursaut des sources dans leur urne,  
Plus clair que les astres au ciel.

■ Je le prends dans mes mains, chaudes comme la lave,

Je le mêle aux élans de mon éternité,  
Ce rire des humains, si farouche et si grave,  
Qui prélude à la volupté!





UN SOIR A VÉRONE



UN SOIR A VÉRONE



e soir baigne d'argent les places de Vérone;  
Les cieux roses et ronds, rayés d'ifs, de cyprès,  
Font à la ville une couronne  
De tristes et verts minarets.

Sur les ors languissants du palais du Concile,  
On voit luire, ondoyer un manteau duveté:  
Les pigeons amoureux, dociles,  
Frémissent là de volupté.

L'Adige, entre les murs de brique qu'il reflète,  
Roule son rouge flot, large, brusque, puissant:  
Dans la ville de Juliette  
Un fleuve a la couleur du sang.

■ O tragique douceur de la cité sanglante,  
Rue où le passé vit sous les vents endormis:  
Un masque court, ombre galante,  
Au bal des amants ennemis.

Je m'élançai, et je vois ta maison, Juliette!  
Si plaintive, si noire, ainsi qu'un froid charbon.  
C'est là que la fraîche alouette  
T'épouvantait de sa chanson!

Que tu fus consumée, ô nymphe des supplices!  
Que ton mortel désir était fervent et beau  
Lorsque tu t'écriais: «Nourrice,  
Que l'on prépare mon tombeau!

«Qu'on prépare ma tombe et mon funèbre somme,  
Que mon lit nuptial soit violet et noir.

Si je n'enlace le jeune homme  
Qui brillait au verger ce soir!...»

■ Après de ta fureur héroïque et plaintive,  
Après de tes appels, de ton brûlant tourment,  
La soif est une source vive,  
La faim est un rassasiement.

Hélas! tu le savais, qu'il n'est rien sur la terre  
Que l'invincible amour, par les pleurs ennobli;  
Le feu, la musique, la guerre,  
N'en sont que le reflet pâli!

■ Ma sœur, ton sein charmant, ton visage d'aurore,  
Où sont-ils, cette nuit où je porte ton cœur?  
La colombe du sycomore  
Soupire à mourir de langueur...

Là-bas un lourd palais, couleur de pourpre ardente,  
Ferme ses volets verts sous le ciel rose et gris;  
Je pense au soir d'automne où Dante  
Ecrivit là le Paradis;

La céleste douceur des tournantes collines  
Emplissait son regard, à l'heure où las, pensifs,  
Les anges d'Italie inclinent  
Le ciel délicat sur les ifs.

Mais que tu m'es plus chère, ô maison de l'ivresse,  
Balcon où frémissait le chant du rossignol,  
Où Juliette qui caresse  
Suspend Roméo à son col!

Ah! que tu m'es plus cher, sombre balcon des fièvres,  
Où l'échelle de soie en chantant tournoyait,  
Où les amants, joignant leurs lèvres,  
Sanglotaient entre eux: «Je vous ai!»

■ Que l'amour soit béni parmi toutes les choses,  
Que son nom soit sacré, son règne ample et complet;  
Je n'offre les lauriers, les roses,  
Qu'à la fille des Capulet!





UN AUTOMNE A VENISE



UN AUTOMNE A VENISE



h! la douceur d'ouvrir, dans un matin d'automne,  
Sur le feuillage vert, rougeoyant et jauni  
Que la chaleur d'argent éclabousse et sillonne,  
Les volets peints en noir du palais Manzoni!

Des citronniers en pots, le thym, le laurier-rose  
Font un cercle odorant au puits vénitien,  
Et sur les blancs balcons indolemment repose  
Le frais, le calme azur, juvénile, ancien!

Ah! quelle paix ici, dans ce jardin de pierre,  
Sous la terrasse où traîne un damas orangé!  
On n'entend pas frémir Venise aventurière,  
On ne voit pas languir son marbre submergé...

■ Qu'importe si, là-bas, Torcello des lagunes  
Communique aux flots bleus sa pâmoison d'argent,  
Si Murano, rêveuse ainsi qu'un clair de lune,  
Semble un vase irisé d'où monte un tendre chant!

Qu'importe si là-bas le rose cimetièrè,  
Levant comme des bras ses cyprès verts et noirs,  
Semble implorer encor la divine lumière  
Pour le mort oublié qui ne doit plus la voir;

Si, vers la Giudecca où nul vent ne soupire,  
Où l'air est suspendu comme un plus doux climat,  
Dans une gloire d'or les langoureux navires  
Bercent la nostalgie aux branches de leurs mâts;

Si, plein de jeunes gens, le couvent d'Arménie  
Couleur de frais niment. de pourpre. de corail.

Semble exhale<sup>r</sup>, le so<sup>i</sup>r, une pla<sup>i</sup>nte inf<sup>i</sup>nie  
Vers quelque asiatiq<sup>ue</sup> et savou<sup>reux</sup> sé<sup>ra</sup>il;

Si, brû<sup>lant</sup> de plaisir et de mélanc<sup>olie</sup>,  
Une fille, vendant des œillets, va, mê<sup>lant</sup>  
Le poivre de l'Espa<sup>gne</sup> au su<sup>cre</sup> d'Italie,  
Tandis que sur Saint-Marc tombe un so<sup>ir</sup> rose et lent!

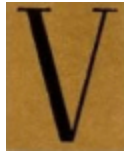
■ Je ne quitterai pas ce petit puits paisible,  
Cet espalier par qui mon cœur est abrité;  
Qu'Éros pour ses poignards retrouve une autre cible,  
Mon céleste désir n'a pas de volupté!...



VA PRIER DANS SAINT-MARC...



VA PRIER DANS SAINT-MARC...



a prier dans Saint-Marc pour ta peine amoureuse;  
Le temple de Byzance est sensible au péché;  
Un parfum de benjoin, d'ambre, de tubéreuse,  
Glisse des frais arceaux et des balcons penchés.

Va prier dans Saint-Marc pour ta douce folie;  
Les pigeons assemblés sur la façade en or  
Protègent les transports de la mélancolie,  
Et les anges des cieux sont plus cléments encor.

Va prier dans Saint-Marc; les dalles, les rosaces  
Ont l'éclat des bijoux et des tapis persans;  
Depuis plus de mille ans dans ce palais s'entassent  
Les profanes souhaits parfumés par l'encens.

Vois, sous leurs châles noirs, les tendres suppliantes  
Joindre des doigts brûlants et songer doucement.  
Divine pauvreté! cet Alhambra les tente  
Moins que les cabarets où boivent leurs amants!

Va prier dans Saint-Marc. Le Dieu des Evangiles  
Marche, les bras ouverts, dans de blonds paradis;  
On entend les bateaux qui partent pour les îles,  
Et les pigeons frémir au canon de midi.

Des mosaïques d'or, limpides alvéoles,  
Glisse un mystique miel, lumineux, épicé;  
Et vers la Piazzetta, de penchantes gondoles  
Entraînent mollement les couples exaucés...

■ Beau temple, que ta grâce est chaude, complaisante!  
O jardin des langueurs. ô porte d'Orient!

Courtisane des Grecs, sultane agonisante,  
Turban d'or et d'émail sous l'azur défaillant!

Tu joins l'odeur de l'ambre aux fastes exotiques,  
Et tu meurs, des pigeons à ton sein agrafés,  
Comme aux rives en feu des mers asiatiques,  
La Basilique où dort sainte Pasiphaé!...





# LA MESSE DE L'AUORE A VENISE



LA MESSE DE L'AUORE A VENISE



es femmes de Venise, au lever du soleil,  
Répandent dans Saint-Marc leur hésitante extase;  
Leurs châles ténébreux sous les arceaux vermeils  
Semblent de noirs pavots dans un sublime vase.

■ Crucifix somptueux, Jésus des Byzantins,  
Quel miel verserez-vous à ces pauvres ardentes,  
Qui, pour vous adorer, désertent ce matin  
Les ronds paniers de fruits étagés sous les tentes?

Si leur cœur délicat souffre de volupté,  
Si leur amour est triste, inquiet ou coupable,  
Si leurs vagues esprits, enflammés par l'été,  
Rêvent du frais torrent des baisers délectables,

Que leur répondrez-vous, vous, leur maître et leur Dieu?  
Tout en vous implorant, elles n'entendent qu'elles,  
Et pensent que l'éclat allongé de vos yeux  
Sourit à leurs naïfs sanglots de tourterelles.

■ Ah! quel que soit le mal qu'elles portent vers vous,  
Quel que soit le désir qui les brûle et les ploie,  
Comblez d'enchantement leurs bras et leurs genoux,  
Puisque l'on ne guérit jamais que par la joie...





SIROCO A VENISE



SIROCCO A VENISE



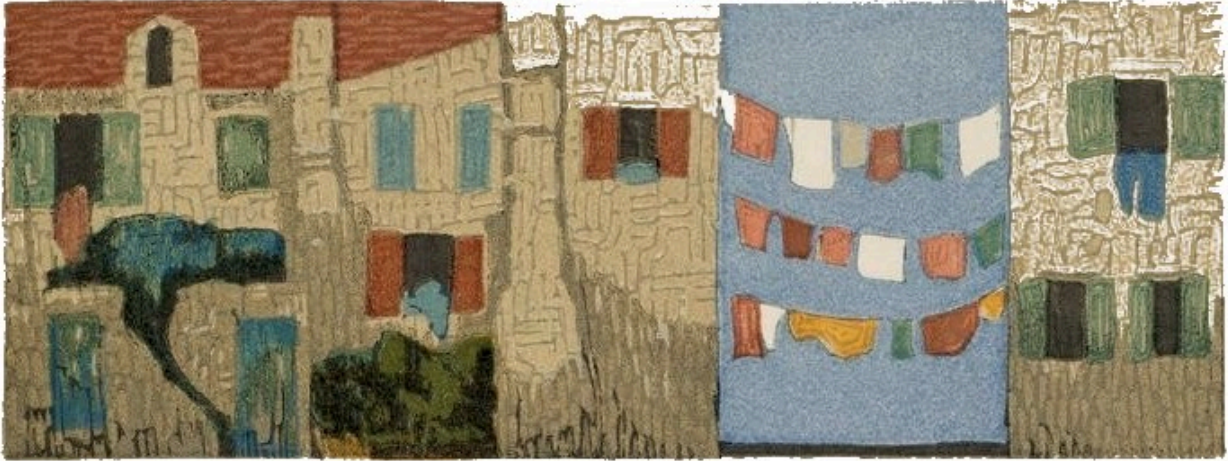
e sirocco, brusque, hardi,  
Sur la ville en pierre frissonne;  
C'est la fin de l'après-midi;  
Ecoute les cloches qui sonnent  
A Saint-Agnès, au Gesuati...

L'ouragan arrache la toile  
D'un marché, où des paniers ronds  
Débordent de brillants citrons  
Que polit encor la rafale.

Je vois se saluer les cyprès d'un couvent;  
Et dans le courant d'air des ruelles marines,  
Un abbé vénitien, étourdi, gai, mouvant,  
Qui retient son manteau, volant sur sa poitrine,  
Semble un charmant Satan flagellé par le vent!



CLOCHES VÉNITIENNES



CLOCHES VÉNITIENNES

A large, stylized, gold-colored letter 'L' with a black outline, positioned at the start of the first line of text.

a pauvreté, la faim, le fardeau du soleil,  
Le meurtrissant travail de cette enfant vieillie,  
Qui respire, tressant l'osier jaune et vermeil,  
L'odeur du basilic et de l'huile bouillie,

Les fétides langueurs des somnolents canaux,  
La maison délabrée où pend une lessive,  
Les fièvres et la soif, je les choisis plutôt  
Que de ne pas tenir votre main chaude et vive

A l'heure où, s'exhalant comme un ardent soupir,  
Les cloches de Venise épandent dans l'espace  
Ce cri voluptueux d'alarme et de désir:  
«Jouir, jouir du temps qui passe!»



L'ILE DES FOLLES A VENISE



L'ILE DES FOLLES A VENISE

**L**

a lagune a le dense éclat du jade vert.  
Le noir allongement incliné des gondoles  
Passe sur cette eau glauque et sous le ciel couvert.  
■ Ce rose bâtiment, c'est la maison des folles.

Fleur de la passion, île de Saint-Clément,  
Que de secrets bûchers dans votre enceinte ardente!  
La terre desséchée exhale un fier tourment,  
Et l'eau se fige autour comme un cercle du Dante.

■ Ce soir mélancolique où les cieux sont troublés,  
Où l'air appesanti couve son noir orage,  
J'entends ces voix d'amour et ces cœurs exilés  
Secouer la fureur de leurs mille mirages!

Le vent qui fait tourner les algues dans les flots  
Et m'apporte l'odeur des nuits de Dalmatie,  
Guide jusqu'à mon cœur ces suprêmes sanglots.  
■ O folie, ô sublime et sombre poésie!

Le rire, les torrents, la tempête, les cris  
S'échappent de ces corps que trouble un noir mystère.  
Quelle huile adoucira vos torrides esprits,  
Bacchantes de l'étroite et démente Cythère?

Cet automne, où l'angoisse, où la langueur m'étreint,  
Un secret désespoir à tant d'ardeur me lie;  
Déesse sans repos, sans limites, sans frein,  
Je vous vénère, active et divine Folie!

■ Pleureuses des beaux soirs voisins de l'Orient,  
Déchirez vos cheveux. égratignez vos ioues.

Pour tous les insensés qui marchent en riant,  
Pour l'amante qui chante, et pour l'enfant qui joue.

O folles! aux judas de votre âpre maison  
Posez vos yeux sanglants, contemplez le rivage.  
C'est l'effroi, la stupeur, l'appel, la déraison,  
Partout où sont des mains, des yeux et des visages.

Folles, dont les soupirs comme de larges flots  
Harcèlent les flancs noirs des sombres Destinées,  
Vous sanglotez du moins sur votre morne îlot;  
Mais nous, les cœurs mourants, nous, les assassinées,

Nous rôdons, nous vivons; seuls nos profonds regards,  
Qui d'un vin ténébreux et mortel semblent ivres,  
Dénoncent par l'éclat de leurs rêves hagards  
L'effroyable épouvante où nous sommes de vivre.

■ Par quelle extravagante et morne pauvreté,  
Par quel abaissement du courage et du rêve  
L'esprit conserve-t-il sa chétive clarté  
Quand tout l'être éperdu dans l'abîme s'achève?

■ O folles, que vos fronts inclinés soient bénis!  
Sur l'épuisant parcours de la vie à la tombe  
Qui va des cris d'espoir au silence infini,  
Se pourrait-il vraiment qu'on marche sans qu'on tombe?

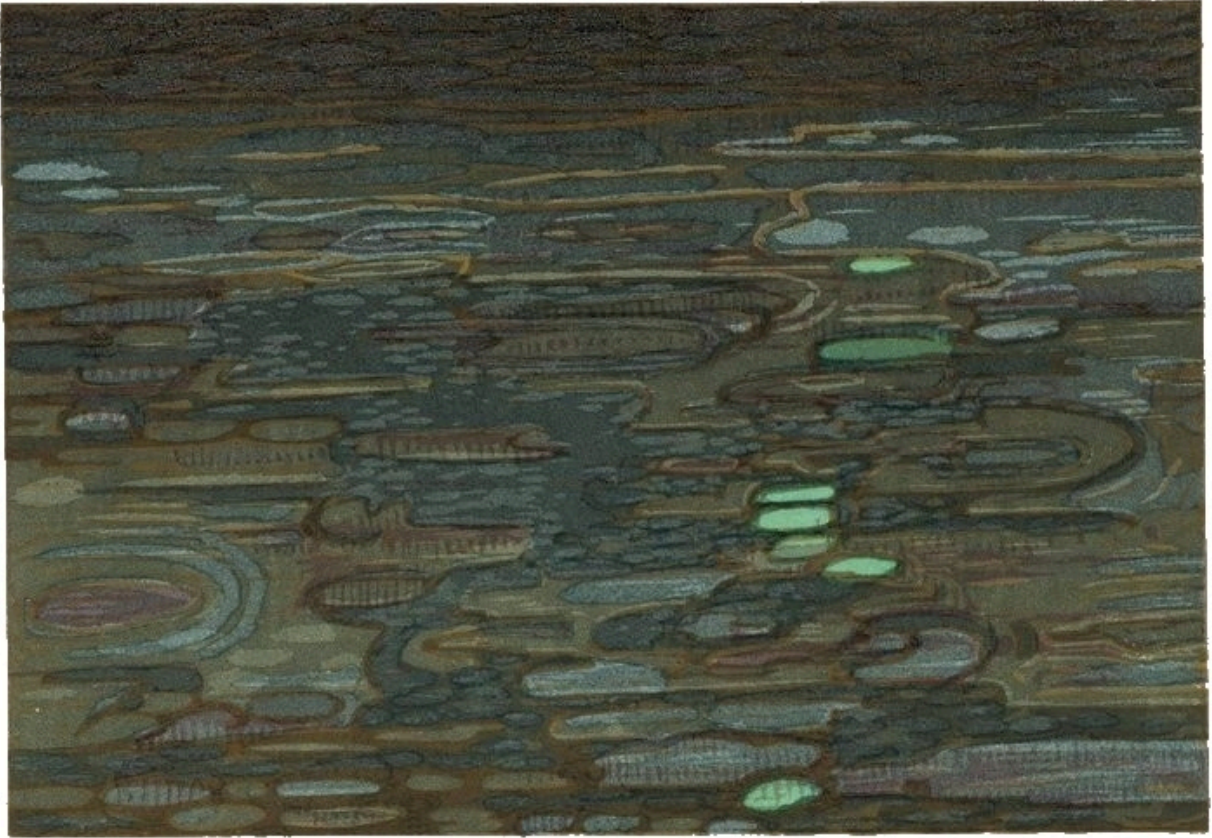
Se pourrait-il vraiment que le courage humain,  
Sans se rompre, accueillît l'ouragan des supplices?  
Douleur, coupe d'amour plus large que les mains,  
Avoir un faible cœur, et qu'un Dieu le remplisse!

■ Amazones en deuil, qui ne pouvez saisir  
L'ineffable langueur éparse sur les mondes,  
Sanglotez! A vos cris de l'éternel désir,  
Des bords de l'infini les amants vous répondent...





NUIT VÉNITIENNE



NUIT VÉNITIENNE



Deux étoiles d'argent éclairent l'ombre et l'eau,  
On entend le léger clapotement du flot  
Qui baise les degrés du palais Barbaro;

Une vague, en glissant, répond à l'autre vague:  
Enlaçante tristesse, appel dolent et vague.  
Un vert fanal, sur l'eau, tombe comme une bague.

Des gondoles s'en vont, paisible glissement.  
Deux hommes sont debout et parlent en ramant;  
On n'entend que la vague et leur voix seulement...

La nuit est comme un bloc d'agate monotone.  
Un volet qu'on rabat, subitement détonne  
Dans le silence. Où donc est morte Desdémone?

Un navire de guerre est amarré là-bas.  
Le vent est si couché, si nonchalant, si bas,  
Que le sel de la mer, ce soir, ne se sent pas.

Venise a la couleur dormante des gravures.  
Sous le masque des nuits et sa noire guipure,  
Deux mains, dans un jardin, ouvrent une clôture.

Les hauts palais dormants, aux marbres effrités,  
Luisent sur le canal somnolent, arrêté,  
Qui semble une liquide et molle éternité...

■ Belle eau d'un pâle enfer qui m'attire et me touche,  
Puisque la mort, ce soir, n'a rien qui m'effarouche,  
Montez jusqu'à mon cœur, montez jusqu'à ma bouche...





MIDI SONNE AU CLOCHER DE LA TOUR SARRASINE



MIDI SONNE AU CLOCHER DE LA TOUR SARRASINE

*Ne recherche pas la cause de la turbulence:  
c'est l'affaire de la mystérieuse nature...*

M

idi sonne au clocher de la tour sarrasine.  
Un calme épanoui pèse sur les collines;  
Les palmes des jardins font insensiblement  
Un geste de furtif et doux assentiment.  
Le vent a rejeté ses claires arbalètes  
Sur la montagne, entre la neige et les violettes!  
Les rumeurs des hameaux ont le charme brouillé  
D'une vague, glissant sur de blancs escaliers...  
■ O calme fixité, que ceint un clair rivage,  
L'Amour rayonne au centre indéfini des âges!  
Un noir cyprès, creusé par la foudre et le vent,  
Ondulant dans l'air tiède, officiant, rêvant,  
Semble, par sa débile et céleste prière,  
Un prophète expirant, entr'ouvert de lumière!  
■ Aérienne idylle, envollement d'airain,  
La cloche au chant naïf du couvent franciscain  
Répond au tendre appel de la cloche des Carmes.  
L'olivier, argenté comme un torrent de larmes,  
Imite, en se courbant sous les placides cieux,  
L'humble adoration des cœurs minutieux...  
■ Quel vœu déposerai-je en vos mains éternelles,  
Sainte antiquité grecque, ô Moires maternelles?  
Déjà bien des printemps se sont ouverts pour moi.  
Au pilier résineux de chacun de leurs mois  
J'ai souffert ce martyr enivrant et terrible,  
Près de qui le bonheur n'est qu'un ennui paisible...  
Je ne verrai plus rien que je n'aie déjà vu.  
Je meurs à la fontaine où mon désir a bu:  
Les battements du cœur et les beaux paysages,  
L'ouragan et l'éclair baisés sur un visage,  
L'oubli de tout, l'espoir invincible, et plus haut  
L'extase d'être un dieu qui marche sur les flots;  
La gloire d'écouter, seule, dans la nature,  
L'universelle Voix, dont la céleste enflure  
Proclame dans l'azur, dans les blés, dans les bois,  
«Ame, je te choisis et je me donne à toi,»

Tout cela qui frissonne et qui me fit divine,  
Je ne le goûterai que comme un front s'incline  
Sur le miroir, voilé par l'ombre qui descend,  
Où déjà s'est penché son rire adolescent...

■ Mais la fougueuse vie en mon cœur se déchaîne:  
O son des Angélus dans les faubourgs de Gênes,  
Tandis qu'au bord des quais, où règne un lourd climat,  
Les vaisseaux entassés, les cordages, les mâts,  
Semblent, dans le ciel pâle où la chaleur s'énerve,  
De noirs fuseaux, tissant la robe de Minerve!  
Vieille fontaine arabe, au jet d'eau mince et long,  
Exilée en Sicile, en de secrets vallons.  
Soirs du lac de Nemi, soirs des villas romaines,  
Où la noble cascade en déroulant sa traîne  
Sur un funèbre marbre, imite la pudeur  
De la Mélancolie, errante dans ses pleurs,  
Et qu'un faune poursuit sur la rapide pente...

■ Muet accablement d'un square d'Agrigente:  
Jardin tout excédé de ses fleurs, où j'étais  
La Mémoire en éveil d'un monde qui se tait.  
Dans ce dormant Dimanche amolli et tenace,  
Mêlée à l'étendue, éparse dans l'espace,  
Etrangère à mon cœur, à mes pesants tourments,  
Je n'étais plus qu'un vaste et pur pressentiment  
De tous les avenir, dont les heures fécondes  
S'accompliront sans nous jusqu'à la fin des mondes...

■ Chaud silence; et l'élan que donne la torpeur!  
L'air luit; le sifflement d'un bateau à vapeur  
Jette son rauque appel à la rive marchande.  
Une glu argentée entr'ouvre les amandes;  
De lourds pigeons, heurtés aux arceaux d'un couvent,  
Font un bruit éclatant de satin et de vent,  
Comme un large éventail dans les nuits sévillanes...  
Sur l'aride sentier, un pâtre sur un âne  
Chantonne, avec l'habile et perfide langueur  
D'une main qui se glisse et qui cherche le cœur...

■ J'ai ce cristal des jours, par ces splendeurs patentes,  
Seigneur, préservez-nous de la paix quotidienne  
Qui stagne sans désir, comme de glauques eaux!  
Nous avons faim d'un chant et d'un bonheur nouveau!  
Je sais que l'âpre joie en blessures abonde,  
Je ne demande pas le repos en ce monde;  
Vous m'appellez, je vais; votre but est secret;  
Vous m'égarerez toujours dans la sombre forêt;  
Mais quand vous m'assignez quelque nouvel orage,  
Merci pour le danger, merci pour le courage!  
A travers les rameaux serrés, je vois soudain  
La mer, comme un voyage exaltant et serein!  
Je sais ce que l'on souffre, et si je suis vivante,  
C'est qu'au fond de la morne ou poignante épouvante,  
Lorsque parfois ma force extrême se lassait,  
Un ange, au cœur cerclé de fer, me remplaçait...  
■ Et pourtant, je ne veux pas amoindrir ma chance  
D'être le lingot d'or qui brise la balance;  
D'être, parmi les cœurs défaillants, incertains,  
L'esprit multiplié qui répond au Destin!  
Je n'ai pas peur des jours, du feu, du soir qui tombe;  
Dans le désert, je suis nourrie par les colombes.  
Je sais bien qu'il faudra connaître en vous un jour  
La fin de tout effort, l'oubli de tout amour,  
Nature! dont la paix guette notre agonie.

Mais avant cet instant de faiblesse infinie,  
Traversant les plateaux, les torrents hauts ou secs,  
Chantant comme faisaient les marins d'Ionie  
Dans l'odeur du corail, du sel et du varech,  
J'irai jusqu'aux confins de ces rochers des Grecs,  
Où les flots démontés des colonnes d'Hercule  
Engloutissaient les nefes, au vent du crépuscule!...









JE N'AI VU QU'UN INSTANT...

J

e n'ai vu qu'un instant les pays beaux et clairs,  
Sorrente, qui descend, fasciné par la mer,  
Tarente, délaissé, qui fixe d'un œil vague  
Le silence entassé entre l'air et les vagues;  
Salerne, au cœur d'ébène, au front blanc et salé,  
Où la chaleur palpite ainsi qu'un peuple ailé;  
Amalfi, où j'ai vu de pourpres funérailles  
Qu'accompagnaient des jeux, des danses et des chants,  
Surprises tout à coup, sous le soleil couchant,  
Par les parfums, croisés ainsi que des broussailles...  
Foggia, ravagé de soleil, étonné  
De luire en moisissant comme un lis piétiné;  
Pompéi, pavoisé de murs peints qui s'écaillent,  
Pæstum qu'on sent toujours visité par les dieux,  
Où le souffle marin tord l'égantier fragile,  
Où, le soir, on entend dans l'herbage fiévreux  
Ce long hennissement qui montrait à Virgile,  
Ebloui par son rêve immense et ténébreux,  
Apollon consolant les noirs chevaux d'Achille...

■ Ces rivages de marbre embrassés par les flots,  
Où les mânes des Grecs ensevelis m'attirent,  
Je ne les ai connus que comme un matelot  
Voit glisser l'étendue au bord de son navire;  
Ce n'était pas mon sort, ce n'était pas mon lot  
D'habiter ces doux lieux où la sirène expire  
Dans un sursaut d'azur, d'écume et de sanglot!  
Loin des trop mols climats où les étés s'enlizent,  
C'est vous mon seul destin, vous, ma nécessité,  
Rivage de la Seine, âpre et sombre cité,  
Paris, ville de pierre et d'ombre, aride et grise,  
Où toujours le nuage est poussé par la brise,  
Où les feuillages sont tourmentés par le vent,  
Mais où, parfois, l'été, du côté du levant,  
On voit poindre un azur si délicat, si tendre,  
Que par le postérieur, il nous aide à comprendre

Que, par la nostalgie, il nous aide à comprendre  
La clarté des jardins où Platon devisait,  
La cour blanche où Roxane attendait Bajazet,  
La gravité brûlante et roide des Vestales  
Qu'écrasait le fardeau des nuits monumentales;  
La mer syracusaine où soudain se répand  
■ Soupir lugubre et vain que la nature exhale,—  
Le cri du batelier qui vit expirer Pan...

■ Oui, c'est vous mon destin, Paris, cité des âmes,  
Forge mystérieuse où les yeux sont la flamme,  
Où les cœurs font un sombre et vaste rougeoiment,  
Où l'esprit, le labeur, l'amour, l'emportement  
Elèvent vers les cieux, qu'ils ont choisis pour cible,  
Une Babel immense, éparse, intelligible,  
Cependant que le sol, où tout entre à son tour,  
En mêlant tous ses morts fait un immense amour!







LE RETOUR AU LAC LÉMAN



LE RETOUR AU LAC LÉMAN



e retrouve le calme et vaste paysage:  
C'est toujours sur les monts, les routes, les rivages,  
Vos gais bondissements, chaleur aux pieds d'argent!  
Le monde luit au sein de l'azur submergeant  
Comme une pêcherie aux mailles d'une nasse;  
Je vois, comme autrefois, sur le bord des terrasses,  
Des jeunes gens; l'un rêve, un autre fume et lit;  
Un balcon, languissant comme un soir au Chili,  
Couve d'épais parfums à l'ombre de ses stores.  
Le lac, tout embué d'avoir noyé l'aurore,  
Encense de vapeurs le paresseux été;  
Et le jour traîne ainsi sa parfaite beauté  
Dans une griserie indolente et muette.  
Soudain l'azur fraîchit, le soir vient; des mouettes  
S'abattent sur les flots; leur vol compact et lourd  
Qui semble harceler la faiblesse du jour  
Donne l'effroi subit des mauvaises nouvelles...  
Il semble, tant l'éther est comblé par des ailes,  
Que quelque arbre géant, par le vent agité,  
Laisse choir ce feuillage agile et duveté.  
Et le soleil s'abaisse, et, comme un doux désastre,  
Frappé par les rayons du soleil vertical  
Tout s'attriste, languit; le lac oriental  
A le liquide éclat des métaux dans les astres;  
Et le cœur est soudain par le soir attaqué...

Et tous deux nous marchons sur les dalles du quai.  
Nous sommes, un instant, des vivants sur la terre;  
Ces montagnes, ces prés, ces rives solitaires  
Sont à nous; et pourtant je ne regarde plus  
Avec la même ardeur un monde qui m'a plu.  
Je laisse s'écouler aux deux bords de mon âme  
Les ailes, les aspects, les effluves, les flammes;  
Je ne répondrai pas à leur frivole appel:  
Mon esprit tient captifs des oiseaux éternels.  
Je ne regarde plus que la cime croissante

Je ne regarde plus que la lune croissante  
Des arbres, qui toujours s'efforçant vers le ciel,  
Détachant leur regard des plaines nourrissantes,  
Écoutent la douceur du soir confidentiel  
Et montent lentement vers la lune ancienne...  
Je songe au noble éclat des nuits platoniciennes,  
A la flotte détruite un soir syracusain,  
A Eschyle, inhumé à l'ombre des raisins,  
Dans Géla, sous la terre heureuse de Sicile.  
Je songe à ces déserts où florissaient des villes;  
A cet entassement de siècles et d'ardeur  
Que le soleil toujours, comme un divin voleur,  
Va puiser dans la tombe et redonne à la nue.  
Je songe à la vie ample, antique, continue;  
Et à vous, qui marchez près de moi, et portez  
Avec moi la moitié du rêve et de l'été;  
A vous, qui comme moi, témoin de tous les âges,  
Tenez l'engagement, plein d'un grave courage,  
De bien vous souvenir, en tout temps, en tout lieu,  
Que l'homme en insistant réalise son Dieu,  
Et qu'il a pour devoir, dans la Nature obscure,  
De la doter d'une âme intelligible et pure,  
De guider l'Univers avec un cœur si fort  
Que toujours soit plus beau chaque instant qui se lève;  
Et d'écouter avec un mystique transport  
Les sublimes leçons que donnent à nos rêves  
L'infatigable voix de l'amour et des morts...





OCTOBRE ET SON ODEUR...



OCTOBRE ET SON ODEUR...



ctobre, et son odeur de vent, de brou de noix,  
D'herbage, de fumée et de froides châtaignes,  
Répand comme un torrent l'alerte désarroi  
Du feuillage arraché et des fleurs qui s'éteignent.

Dans l'éther frais et pur, et clair comme un couteau,  
Le soleil romanesque en hésitant arrive,  
Et sa paille dorée est comme un clair chapeau  
Dont les bords lumineux s'inclinent sur la rive...

■ Automne, quel est donc votre séduction?  
Pourquoi, plus que l'été, engagez-vous à vivre?  
Bacchante aux froides mains, de quelle région  
Rapportez-vous la pomme au goût d'ambre et de givre?

Dans votre air épuré, argentin, élagué,  
On entend bourdonner une dernière abeille.  
Le soleil, étourdi et déjà fatigué,  
Ne s'assied qu'un instant à l'ombre de la treille;

Les rosiers, emmêlés aux rayons blancs du jour,  
Les dahlias, voilés de gouttes d'eau pesantes,  
Sont encore encerclés de guêpes bruissantes,  
Mais la rouille du temps les gagne tour à tour.

La fontaine sanglote une froide prière;  
Dans le saule, un oiseau semble faire le guet,  
Tant son cri est prudent, défiant, inquiet.  
Mais les cieux, les doux cieux, ont des lacs de lumière...

■ Ces glauques flamboiements, cette poussière d'or,  
Cet azur. embué comme une pensée ivre.

Ces soleils oscillant comme un vaisseau qui sort  
De la rade, chargé de baumes et de vivres,  
Flotteront-ils au toit d'un couvent florentin,  
Sur les verts bananiers des Iles Canaries,  
Dans un vallon d'Espagne, où jamais ne s'éteint  
L'écarlate lampion des grenades mûries,  
Tandis que nous entrons dans l'hiver obsédant,  
Dans l'étroite saison, où, seule, la musique  
Fait un espace immense, et semble un confident  
Qui, saturé des pleurs de nos soirs nostalgiques,

Les porte jusqu'aux cieux, avec un cri strident!





LES RIVES ROMANESQUES



LES RIVES ROMANESQUES



Soir paresseux des lacs, douceur lente des rames  
Qui, sur l'eau susceptible, élancez des frissons,  
Romanesque blancheur des terrasses, chansons  
Que des nomades font retentir, où se pâme  
Le vocable éternel du triste amour, quelle âme  
Trompez-vous ce soir par votre déraison?

L'absorbante chaleur voile les monts d'albâtre,  
Un généreux feuillage abrite les chemins,  
Les hameaux ont l'odeur du laitage et de l'âtre;  
Et les montagnes sont, dans l'espace bleuâtre,  
Hautes et torturées comme un courage humain.

Au loin les voiliers las ont l'air de tourterelles,  
Qui, dans ce paradis liquide et sommeillant,  
Renonçant à l'éther laissent flotter leurs ailes  
Et gisent, transpercés par le flot scintillant.

Et la nuit vient, serrant ses mailles d'argent sombre  
Sur l'Alpe bondissante où le jour ruisselait,  
Et c'est comme un subit, sournois coup de filet  
Capturant l'horizon, qui palpite dans l'ombre  
Comme un peuple d'oiseaux aux voûtes d'un palais...

Un vert fanal au port tremble dans l'eau tranquille;  
Tout a la calme paix des astres arrêtés;  
Il semble qu'on soit loin des champs comme des villes;  
L'air est ample et profond dans l'immobilité;  
Et l'on croit voir jaillir de sensibles idylles  
De toute la douceur de cette nuit d'été!

■ Pourquoi nous trompez-vous, beauté des paysages,  
Aspect fidèle et pur des romanesques nuits

Aspect nu et pur des romanesques nuits,  
Engageante splendeur, vent courant comme un page,  
Secrète expansion des odeurs, calme bruit,  
Silencieux désirs montant du fond des âges?

Pourquoi nous faites-vous espérer le bonheur  
Quand, par de là les lois, l'esprit, la conscience,  
Vous ressemblez au but qu'entrevoit le coureur?  
Dans un séjour où rien n'est péché ni douleur,  
Sous l'arbre désormais béni de la science  
Vous convoquez les corps et les cœurs pleins d'ardeur!

Mais, hélas! les humains et la grande Nature  
N'échangent plus leur sombre et différente humeur;  
Entre eux tout est mensonge, épouvante, imposture;  
Les souhaits infinis, les peines, les blessures  
Ne trouvent pas en elle un remède à leurs pleurs.  
La terre indifférente, exhalant ses senteurs,  
N'a d'accueil maternel que pour celui qui meurt.

■ Terre, prenez les morts, soyez douce à leur rêve;  
Serrez-les contre vous, rendez-les éternels,  
Donnez-leur des matins de rosée et de sève,  
Mêlez-les à vos fruits, vos métaux et vos sels.

Qu'ils soient participants à vos soins innombrables,  
Que, depuis le sol noir jusqu'au divin éther,  
Plus légers, plus nombreux que les vents du désert,  
Ils aillent, légion furtive, impondérable!

Mais nous, nous ne pouvons qu'être des cœurs humains:  
Nous habitons l'esprit, les passions, la foule;  
Nous sommes la moisson et nous sommes la houle;  
Nous bâtissons un monde avec nos tristes mains;  
Et tandis que le jour insouciant se lève

Sans jamais secourir ou protéger nos rêves,  
La force de nos cœurs construit les lendemains...









AU PAYS DE ROUSSEAU

L

e lac, plus lent qu'une huile azurée, se repose,  
Et le doux ciel, couleur d'abricot et de rose,  
Penche sur lui sa calme et pensive langueur.  
Les grillons, dans les prés, ont commencé leurs chœurs:  
Scintillement sonore, et qui semble un cantique  
Vers la première étoile, humble et mélancolique,  
Qui fait trembler aux cieux sa liquide lueur...

L'automne épand déjà ses fumeuses odeurs.

Un voilier las, avec ses deux voiles dressées,  
Rêve comme un clocher d'église délaissée.  
Touffus et frémissants dans le soir spacieux,  
Les peupliers ont l'air de hauts cyprès joyeux;  
Au bord des champs où flotte une vapeur d'albâtre  
Les cloches des troupeaux semblent fêter le pâtre.  
Teinté de sombre argent, un cèdre contourné  
A le tumulte obscur d'un nuage enchaîné  
Qui roule sur l'éther sa foudre ténébreuse...  
Et l'ombre vient, luisante, épandue, onctueuse.  
Les montagnes sur l'eau pèsent légèrement;  
Tout semble délicat, plein de détachement,  
On ne sait quelle éparse et vague quiétude  
Médite. Un clair fanal, douce sollicitude,  
Egoutte dans les flots son rubis scintillant.

■ O nuits de Lamartine et de Chateaubriand!  
Vent dans les peupliers, sources sur les collines,  
Tintement des grelots aux coursiers des berlines,  
Villages traversés, secrète humidité  
Des vallons où le frais silence est abrité!  
Calme lampe aux carreaux d'une humble hôtellerie,  
Bruit pressé des torrents, travaux des bûcherons,  
Vieux hêtres abattus dont les écorces font  
Flotter un parfum d'eau et de menuiserie,  
Ouai! i'avais délaissé vos noignantes douceurs?

Retirée en un grave et mystique labeur,  
Le regard détourné, l'âme puissante et rude,  
Je montais vers ma paix et vers ma solitude!

■ Nature, accordez-moi le plus d'amour humain,  
Le plus de ses clartés, le plus de ses ténèbres,  
Et la grâce d'errer sur les communs chemins,  
Loin de toute grandeur isolée et funèbre;

Accordez-moi de vivre encor chez les vivants,  
D'entendre les moulins, le bruit de la scierie,  
Le rire des pays égayés par le vent,  
Et de tout recevoir avec un cœur qui prie,

Un cœur toujours empli, toujours communicant,  
Qui ne veut que sa part de la tâche des autres,  
Et qui ne rêve pas à l'écart, évoquant  
L'auréole orgueilleuse et triste des apôtres!

Que tout me soit amour, douceur, humanité:  
La vigne, le village et les feux de septembre,  
Les maisons rapprochées de si bonne amitié,  
L'universel labeur dans le secret des chambres;

Et que je ne sois plus,—au-dessus des abîmes  
Où mon farouche esprit se tenait asservi,—  
Comme un aigle blessé en atteignant les cimes,  
Qui ne peut redescendre, et qu'on n'a pas suivi!





UN SOIR EN FLANDRE



UN SOIR EN FLANDRE



h! si d'ardeur ton cœur expire,  
Si tu meurs d'un rêve hautain,  
Descends dans le calme jardin,  
Ne dis rien, regarde, respire;

Le parfum des pois de senteur  
Ouvre ses ailes et se pâme;  
Le ciel d'azur, le ciel de flamme,  
Est sombre à force de chaleur!

Demeure là, les mains croisées,  
Les yeux perdus à l'horizon,  
A voir luire sur les maisons  
Les toits aux pentes ardoisées.

Des coqs, chantant dans le lointain,  
Soupirent comme des colombes  
Sous la chaleur qui les surplombe.  
Le soir semble un brumeux matin.

Douceur du soir! le hameau fume,  
La rue est vive comme un quai  
Où le poisson est débarqué;  
Un pigeon flotte, blanche écume.

Vois, il n'y a pas que l'amour  
Sur la profonde et douce terre;  
Sache aimer cet autre mystère:  
L'effort, le travail, le labour.

Des corps, que la vie exténue,  
S'en viennent sur les pavés bleus:

Les bras, les visages caeux  
Sont emplis de joie ingénue.

Un homme tient un arrosoir;  
Ce plumage d'eau se balance  
Sur les choux qui, dans le silence,  
Goûtent aussi la paix du soir.

Il se forme au ciel un nuage;  
Regarde les bonds, les sursauts,  
De quatre tout petits oiseaux,  
Qui volent sur le ciel d'orage!

Un œillet tremble, secoué  
D'un coup vif de petite trique,  
Quand le lourd frelon électrique  
A sa tige reste cloué.

Par la vapeur d'eau des rivières  
Les prés verts semblent enlacés;  
Le soir vient, les bruits ont cessé;  
■ Etranger, mon ami, mon frère,

Il n'est pas que la passion,  
Que le désir et que l'ivresse,  
La nature aussi te caresse  
D'une paisible pression;

Les rêves que ton cœur exhale  
Te font gémir et défaillir;  
Eteins ces feux et viens cueillir  
Le jasmin aux quatre pétales.

Abdique le sublime orgueil  
De la langueur où tu t'abîmes,  
Et vois, flambeau des vertes cimes,  
Bondir le sauvage écureuil!





BONTÉ DE L'UNIVERS QUE JE CROYAIS ÉTEINTE...

B

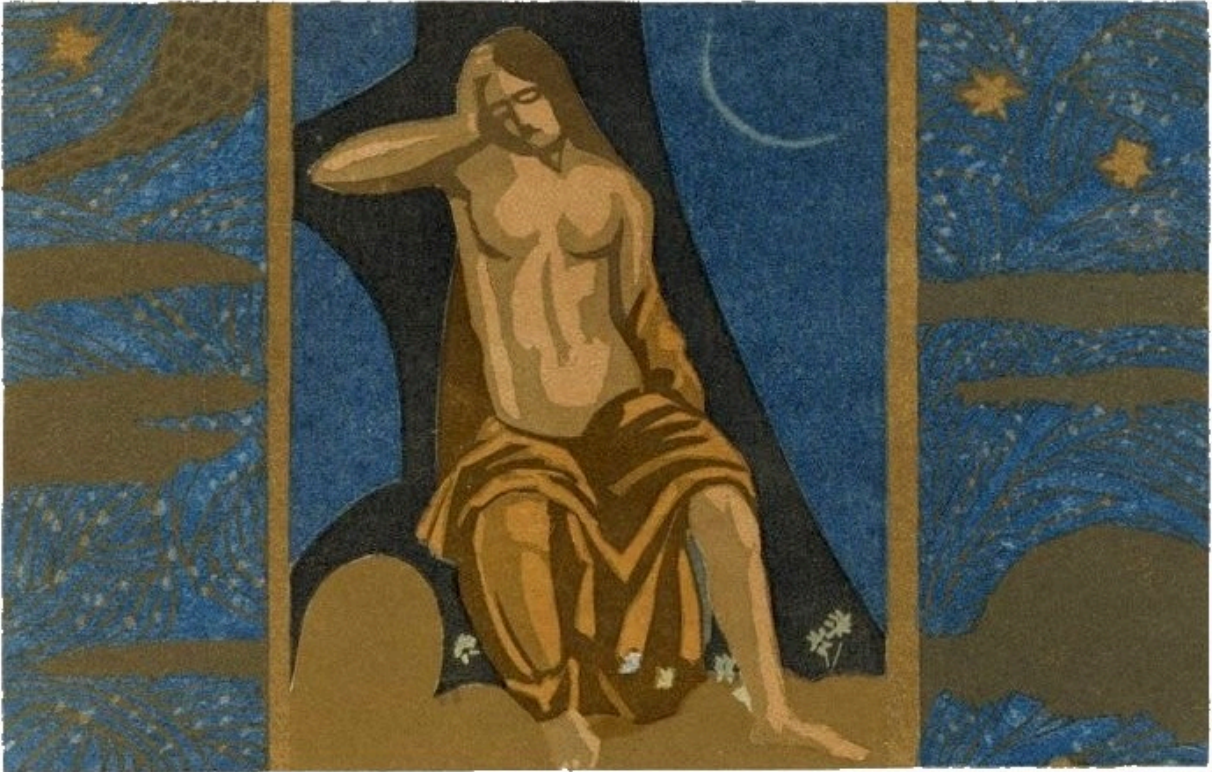
onté de l'univers que je croyais éteinte,  
Tant vous aviez déçu la plus fidèle ardeur,  
Je ressens aujourd'hui vos suaves atteintes;  
Ma main touche, au jardin succulent de moiteur,  
Le sucre indigo des jacinthes!

Les oiseaux étourdis, au vol brusque ou glissant,  
Dans le bleuâtre éther qu'emplit un chaud vertige,  
D'un gosier tout enduit du suc laiteux des tiges  
Font jaillir, comme un lis, leurs cris rafraîchissants!

■ Et, bien que le beau jour soit loin de la soirée,  
Bien qu'encor le soleil étende sur les murs  
Sa nappe de safran éclatante et moirée,  
Déjà la molle lune, au contour pâle et pur,  
Comme un soupir figé rêve au fond de l'azur...



CHALEUR DES NUITS D'ÉTÉ...



CHALEUR DES NUITS D'ÉTÉ...

*O nuit d'été, maladie inconnue,  
combien tu me fais mal!*

*JULES LAFORGUE.*



haleur des nuits d'été, comme une confiance  
Dans l'espace épandue, et semblant aspirer  
Le grand soupir des cœurs qui songent en silence,  
Je vous contemple avec un désespoir sacré!

Les passants, enroulés dans la moiteur paisible  
De cette nuit bleuâtre au souffle végétal,  
Se meuvent comme au fond d'un parc oriental  
L'ombre des rossignols furtifs et susceptibles.

Une femme, un enfant, des hommes vont sans bruit  
Dans la rue amollie où le lourd pavé luit;  
C'est l'heure où les Destins plus aisément s'acceptent:  
Tout effort est dans l'ombre oisive relégué.  
Les parfums engourdis et compacts interceptent  
La circulation des zéphyrus fatigués.

Il semble que mon cœur soit plus soumis, plus sage;  
Je regarde la terre où s'entassent les âges  
Et la voûte du ciel, pur, métallique et doux.  
Se peut-il que le temps ait, malgré mes courroux,  
Apaisé mon délire et son brûlant courage,  
Et qu'enfin mon espoir se soit guéri de tout?

La lune éblouissante appuie au fond des nues  
Son sublime débris ténébreux et luisant,  
Et la nuit gît, distraite, insondable, ingénue;  
Son chaud torrent sur moi abondamment descend  
Comme un triste baiser négligent et pesant.

Deux étoiles, ainsi que deux âmes plaintives,  
Semblent accélérer leur implorant regard.  
L'univers est posé sur mes deux mains châtives:

L'univers est posé sur mes deux mains enlevées,  
Je songe aux morts, pour qui il n'est ni tôt, ni tard,  
Qui n'ont plus de souhaits, de départs et de rives.

Que de jours ont passé sur ce qui fut mon cœur,  
Sur l'enfant que j'étais, sur cette adolescente  
Qui, fière comme l'onde et comme elle puissante,  
Luttait par son amour contre tout ce qui meurt!  
Pourtant, rien n'a pâli dans ma chaude mémoire,  
Mon rêve est plus constant que le roc sur la mer;  
Mais un besoin vivant, fougueux, aride, amer,  
Veut que mon cœur poursuive une éternelle histoire  
Et cherche en vain la source au milieu du désert.

■ Et je regarde, avec une tristesse immense,  
Dans le ciel glauque et lourd comme un auguste pleur,  
L'étoile qui palpite ainsi que l'espérance,  
Et la lune immobile au-dessus de mon cœur...





AUTOMNE



AUTOMNE

**P**uisque le souvenir du noble été s'endort,  
Automne, par quel âpre et lumineux effort,  
■ Déjà toute fanée, abattue et moisie,  
Jetez-vous ce brûlant accent de poésie?  
Votre feuillage est las, meurtri, presque envolé.  
C'est fini, la beauté des vignes et du blé;  
Le doux corps des étés en vous se décompose;  
Mais vous donnez ce soir une suprême rose.

■ Ah! comme l'ample éclat de ce dernier beau jour  
Soudain réveille en moi le plus poignant amour!  
Comme l'âme est par vous blessée et parfumée,  
Triste Automne, couleur de nêfle et de fumée!...

ARLES



ARLES

M

es souvenirs, ce soir, me séparent de toi;  
Au-dessus de tes yeux, de ta voix qui me parle,  
De ce frais horizon d'églises et de toits,  
J'entends, dans ma mémoire où frémit leur émoi,  
Les hirondelles sur le ciel d'Arles!

La nuit était torride à l'heure du couchant.  
Les doux cieus languissaient comme une barcarolle;  
Deux colonnes des Grecs, levant leurs bras touchants,  
Semblaient une Andromaque éplorée, et cherchant  
A fléchir une ombre qui s'envole!

Ce qu'un beau soir contient de perfide langueur  
Ployait dans un silence empli de bruits infimes;  
Je regardais, les mains retombant sur mon cœur,  
Briller ainsi qu'un vase où coule la chaleur,  
Le pâle cloître de Saint-Trophime!

Une brise amollie et peinte de parfums,  
Glissait, silencieuse, au bord gisant du Rhône.  
Tout ce que l'on obtient me semblait importun,  
Mes pensers, mes désirs, s'éloignaient un à un  
Pour monter vers d'invisibles zones!

O soleil, engourdi par les senteurs du thym,  
Parfums de poivre et d'huile épandus sur la plaine,  
Rochers blancs, éventés, où, dans l'air argentin,  
On croit voir, se gorgeant des flots du ciel latin,  
Les rapides Victoires d'Athènes!

Soir torturé d'amour et de pesants tourments,  
Grands songes accablés des roseaux d'Aigues-Mortes,  
Musicala torneur où volent des flamants

musicale torpeur ou voient des naufrants,  
Couleur du soir divin qui promets et qui ments,  
C'est ta détresse qui me transporte!

Ah! les amants unis, qui dorment, oubliés,  
Dans les doux Alyscamps bercés du clair de lune,  
Connaissent, sous le vent léger des peupliers,  
Le bonheur de languir, assouvis et liés,  
Dans la même amoureuse infortune;

Mais les corps des vivants, aspirés par l'été,  
Sont des sanglots secrets que tout l'azur élance.  
Je songeais sans parler, lointaine à vos côtés;  
Qui jamais avouera l'âpre infidélité  
D'un cœur sensuel, dans le silence!...





LA NUIT FLOTTE...



LA NUIT FLOTTE...

L

a nuit flotte, amollie, austère, taciturne,  
Impérieuse; elle est funèbre comme une urne  
Qui se clôt sur un vague et sensible trésor.  
Un oiseau, intrigué, dans un arbre qui dort,  
Parait interroger l'ombre vertigineuse.  
La lune au sec éclat semble une île pierreuse;  
Cythère aride et froide où tout désir est mort.

Une vague rumeur émane du silence.  
Un train passe au lointain, et son essoufflement  
Semble la palpitante et paisible cadence  
Du coteau qui respire et songe doucement...

Un parfum délicat, abondant, faible et dense,  
Mouvant et spontané comme des bras ouverts,  
Révèle la secrète et nocturne existence  
Du monde végétal au souffle humide et vert.

Et je suis là. Je n'ai ni souhait, ni rancune;  
Mon cœur s'en est allé de moi, puisque ce soir  
Je n'ai plus le pouvoir de mes grands désespoirs,  
Et que, paisiblement, je regarde la lune.

Je suis la maison vide où tout est flottement.  
Mon cœur est comme un mort qu'on a mis dans la tombe;  
J'ai longuement suivi ce bel enterrement,  
Avec des cris, des deuils, du sang, des tremblements,  
Et des égorgements d'agneaux et de colombes.

Mais le temps a séché l'eau des pleurs et le sel.  
D'un œil indifférent, sans regret, sans appel,  
Eclairé par la calme et triste intelligence,  
Je regarde la voûte immense, où les mortels

Je regarde la voûte immense, où les mortels  
Ont suspendu les vœux de leur vaine espérance,

Et je ne vois qu'abîme, épouvante, silence;  
Car, ô nuit! vous gardez le deuil continuel  
De ce que rien d'humain ne peut être éternel...





L'ÉVASION



L'ÉVASION

**L**

ibre! comprends-tu bien! être libre, être libre!  
Ne plus porter le poids déchirant du bonheur,  
Ne plus sentir l'amère et suave langueur  
Envahir chaque veine, amollir chaque fibre!

Libre, comme une biche avant le chaud printemps!  
Bondir sans rechercher l'ardeur de la poursuite,  
Et, dans une ineffable et pétulante fuite,  
Disperser la nuée et les vents éclatants!

Se vêtir de fraîcheur, de feuillage, de prismes,  
S'éclabousser d'azur comme d'un flot léger;  
Goûter, sous les parfums compacts de l'oranger,  
Un jeune, solitaire et joyeux héroïsme!

■ A peine l'aube naît, chaque maison sommeille;  
L'atmosphère, flexible et prudente corbeille,  
Porte le monde ainsi que des fruits nébuleux.  
On croit voir s'envoler le coteau mol et bleu.  
Tout à coup, le soleil, ramassé dans l'espace,  
Eclate, et vient viser toute chose qui passe;  
La brise, étincelante et forte comme l'eau,  
Jette l'odeur des fleurs sur le cœur des oiseaux,  
Mêle les flots marins, dont la cime moelleuse  
Fond dans une douceur murmurante, écumeuse...  
Que mon front est joyeux, que mes pas sont dansants!  
Je m'élançe, je marche au bord des cieux glissants:  
Dans mes songes, mes mains se sont habituées  
A dénouer le voile odorant des nuées!  
L'étendue argentée est un tapis mouvant  
Où court la verte odeur des figuiers et du vent;  
Dans les jardins bombés, qu'habite un feu bleuâtre,  
Les épais bananiers, au feuillage en haillons,  
Elancent de leurs flancs, crépitants de rayons,

Le fougueux bataillon des fruits opiniâtres.  
Je regarde fumer l'Etna rose et neigeux;  
Les enfants, sur les quais, ont commencé leurs jeux.  
Chaque boutique, avec ses câpres, ses pastèques,  
Baisse sa toile; on voit briller l'enseigne grecque  
Sur la porte, qu'un jet de tranchante clarté  
Fait scintiller ainsi qu'un thon que le flot noie;  
Tout est délassément, espoir, activité;  
Mais quel désir d'amour et de fécondité,  
Hélas! s'éveille au fond de toute grande joie!



Et pour un nouveau joug, ô mortels! Eros ploie  
La branche fructueuse et forte de l'été...





CEUX QUI N'ONT RESPIRÉ...



CEUX QUI N'ONT RESPIRÉ...



Ceux qui n'ont respiré que les nuits de Hollande,  
Les tulipes des champs, les graines des bouleaux,  
Le vent rapide et court qui chante sur la lande,  
Les quais du Nord jetant leur goudron sur les flots,

Ceux qui n'ont contemplé que les blés et les vignes  
Croissant tardivement sous des cieux incertains,  
Qui n'ont vu que la blanche indolence des cygnes  
Que Bruges fait flotter dans ses brumeux matins,

Ceux pour qui le soleil, au travers du mélèze,  
Pendant les plus longs jours d'avril ou de juillet,  
Remplace la splendeur des campagnes malaises,  
Et les soirs sévillans enivrés par l'œillet,

Ceux-là, vivant enclos dans leurs frais béguinages,  
Souhaitent le futur et vague paradis,  
Qui leur promet un large et flamboyant voyage  
Où s'embarquent les cœurs confiants et hardis.

Mais ceux qui, plus heureux, ont connu votre audace,  
O bleuâtre Orient! Incendie azuré,  
Prince arrogant et fier, favori de l'espace,  
Monstre énorme, alangui, dévorant et doré;

Ceux qui, sur le devant de leur ronde demeure,  
Coupole incandescente, opacité de chaux,  
Ont vu la haute palme éparpiller les heures,  
Qui passent sans marquer leurs pieds sur les cieux chauds;

Ceux qui rêvent le soir dans le grand clair de lune,  
■ Aurore qui soudain met sa robe d'argent

Et trempe de clarté la rue étroite et brune,  
Et le divin détail des choses et des gens,

Ceux qui, pendant les nuits d'ardente poésie,  
Egrenant un collier fait de bois de cyprès,  
Contemplant, aux doux sons des guitares d'Asie,  
Le long scintillement d'un jet d'eau mince et frais,

Ceux-là n'ont pas besoin des infinis célestes;  
Nul immortel jardin ne surpasse le leur;  
Ils épuisent le temps, pendant ces longues siestes  
Où leur corps étendu porte l'ombre des fleurs.

Leur âme nonchalante, et d'azur suffoquée,  
Cherche la Mort, pareille à l'ombrage attiédi  
Que font le vert platane et la jaune mosquée  
Sur le col des pigeons, attristés par midi...





LE CIEL BLEU DU MILIEU DU JOUR...



LE CIEL BLEU DU MILIEU DU JOUR...



e ciel bleu du milieu du jour vibre, travaille,  
Encourage les champs, les vignes, les semailles,  
Comme un maître exalté au milieu des colons!  
Tout bouge; sous les frais marronniers du vallon,  
L'abeille noire, avec ses bonds soyeux et brusques,  
Semble un éclat volant de quelque amphore étrusque.

Sur les murs villageois, le vert abricotier  
S'écartèle, danseur de feuillage habillé.  
Les parfums des jardins font au-dessus du sable,  
Une zone qui semble au cœur infranchissable.  
L'air fraîchit. On dirait que de secrets jets d'eau  
Sous les noirs châtaigniers suspendent leurs arceaux.

L'hirondelle, toujours par une autre suivie,  
Tourne, et semble obéir à des milliers d'aimants:  
L'espace est sillonné par ces rapprochements...

■ Et parfois, à côté de cette immense vie  
On voit, protégé par un mur maussade et bas,  
Le cimetière où sont, sans regard et sans pas,  
Ceux pour qui ne luit plus l'étincelante fête,  
Qui fait d'un jour d'été une heureuse tempête!  
Hélas! dans le profond et noir pays du sol,  
Malgré les cris du geai, le chant du rossignol,  
Ils dorment. Une enfant, sans frayeur, près des tombes,  
Traîne un jouet brisé qui ricoche et retombe.  
Ils sont là, épanus dans les lis nés sur eux,  
Ces doux indifférents, ces grands silencieux;  
Et la route qui longe et contourne leur pierre,  
Eclate, rebondit d'un torrent de poussière  
Que soulève, en passant, le véhément parcours  
Des êtres que la mort prête encor à l'amour...

■ Et moi qui vous avais délaissée, humble terre,  
Pour contempler la nue où l'âme est solitaire,  
Je sais bien qu'en dépit d'un rêve habituel,  
Nul ne saurait quitter vos chemins maternels.  
En vain, l'intelligence, agile et sans limite,  
Avide d'infini, vous repousse et vous quitte;

En vain, dans les cieux clairs, de beaux oiseaux pensants  
Peuplent l'azur soumis d'héroïques passants,  
Ils seront ramenés et liés à vos rives,  
Par le poids du désir, par les moissons actives,  
Par l'odeur des étés, par la chaleur des mains...

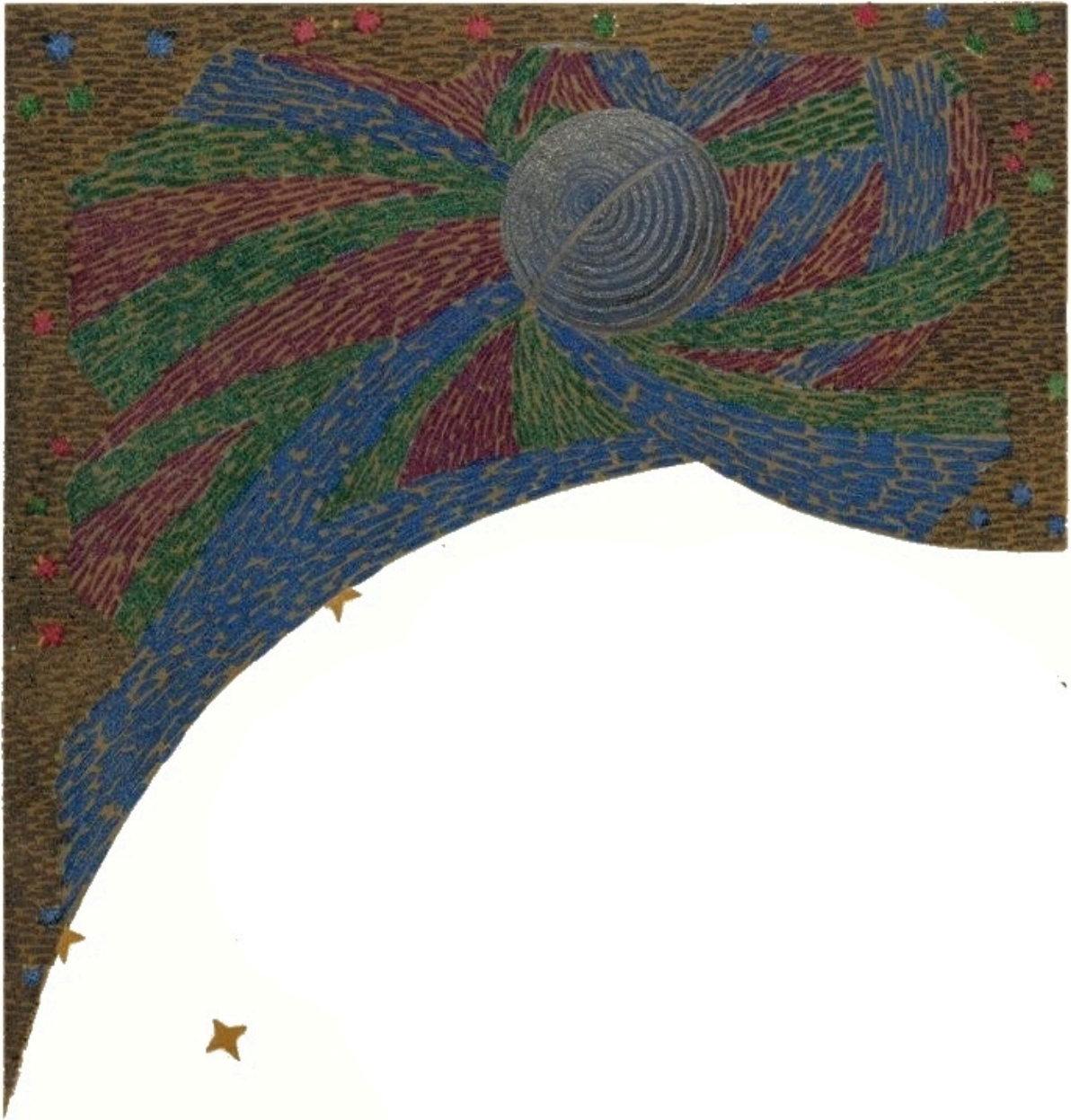
■ Vaste Amour, conducteur des éternels demains,  
Je reconnais en vous l'inlassable merveille,  
L'inexpugnable vie, innombrable et pareille:  
O croissance des blés! ô baisers des humains!







LA TERRE



LA TERRE

Je me suis mariée à vous  
Terre fidèle, active et tendre,  
Et chaque soir je viens surprendre  
Votre arôme secret et doux.

Ah! puisque le divin Saturne  
Porte un anneau qui luit encore,  
Je vous donne ma bague d'or,  
Petite terre taciturne!

Elle est comme un soleil étroit,  
Elle est couleur de moisson jaune,  
Aussi chaude qu'un jeune faune  
Puisqu'elle a tenu sur mon doigt!

—Et qu'un jour, dans l'espace immense,  
Brille, ceinte d'un lien doré,  
La Terre où j'aurai respiré  
Avec tant d'âpre véhémence!

UN SOIR A LONDRES



UN SOIR A LONDRES

**L**es parfums vont en promenade  
Sur l'air brumeux,  
Une ame ennuyée et malade  
Flotte comme eux.

Les rhodendrons des pelouses,  
D'un lourd éclat,  
Semblent des collines d'arbouses  
Et d'ananas.

Un temple grec dans le feuillage  
Semble un secret,  
Où Vénus voile son visage  
Dans ses doigts frais.

O petit fronton d'Ionie,  
Que tu me plais,  
Dans la langoureuse agonie  
D'un soir anglais!

Je t'enlace, je veux suspendre  
A ta beauté,  
Mon cœur, ce rosier le plus tendre  
De tout l'été.

■ Mais sur tant de langueur divine  
Quel souffle prompt?  
Je respire l'odeur saline,  
Et le goudron!

C'est le parfum qui vient d'Irlande,  
C'est le vent, c'est  
L'odeur des Indes, qu'enguirlande  
L'air écossais!

■ O toi qui romps, écartes, creuses  
Le ciel d'airain.

Rapide odeur aventureuse  
Du vent marin.

Va consoler, dans le Musée  
Au beau renom,  
La divine frise offensée  
Du Parthénon!

Va porter l'odeur des jonquilles,  
Du raisin sec,  
Aux vierges tenant les faucilles  
Et le vin grec.

■ Cavalerie athénienne,  
O jeunes gens!  
Guirlande héroïque et païenne  
Du ciel d'argent;

Miel condensé de la nature,  
O cire d'or,  
Gestes joyeux, sainte Ecriture,  
Céleste accord!

Phalange altière et sans seconde,  
O rire ailé,  
Bandeau royal au front du monde,  
Cœur déroulé.

Prenez votre place éternelle,  
Votre splendeur,  
Dans l'infini de ma prunelle  
Et de mon cœur...



■ Une maison de brique rouge  
Tremble sur l'eau,  
On entend un oiseau qui bouge  
Dans le sureau.

Quelle céleste main fait fondre  
La brume et l'or  
Des nébuleux matins de Londres  
Et de Windsor?

Des chevreuils, des biches, en bande,  
D'un pied dressé  
Semblent rôder dans la légende  
Et le passé.

La pluie attache sa guirlande  
Au bois en fleur:  
■ Ecoute, il semble qu'on entende  
Battre le cœur

De l'intrépide Juliette,  
Ivre d'été,  
Qui bondit, sanglote, halette  
De volupté;

De Juliette qui s'étonne  
D'être, en ces lieux,  
Plus amoureuse qu'à Vérone  
Près des ifs bleus.

■ Tout tremble, s'exalte, sourit...

■ tout tremble, s'exalte, soupire,  
Ardent émoi.

O Juliette de Shakspeare,  
Comprenez-moi!...





RIVAGES CONTEMPLÉS



RIVAGES CONTEMPLÉS



ivages contemplés au travers de l'amour,  
Horizon familier comme une salle ronde,  
Où nos yeux enivrés s'interrogeaient toujours,  
Dans quel sensible atlas, sur quelle mappemonde,  
Reverrai-je vos soirs précis et colorés,  
Les suaves chemins où nos pas ont erré  
Et que nos cœurs, emplis d'ardeur triste et profonde,  
Avaient rendus plus beaux que la beauté du monde?



LA LANGUEUR DES VOYAGES



LA LANGUEUR DES VOYAGES



Le matinal plaisir du soleil dans l'herbage,  
Dessinant des ruisseaux d'intangible cristal;  
Les cieux d'été, plus chauds qu'un sensuel visage  
Opprimé de désir, altéré d'idéal;  
Le hameau romantique au creux d'un roc stérile;  
Des jardins de dattiers, épais ainsi qu'un toit;  
L'arrivée, au matin, dans d'étrangères villes,  
Où, soudain, l'on se sent libéré comme une île  
Que bat de tous côtés un flot discret et coi;  
Le bitumeux parfum d'une rade en Hollande,  
Le bruit de forge en feu des vaisseaux roux et noirs  
Que la noble denrée exotique achalande;  
Enfin, surtout, l'odeur et la couleur des soirs,  
Ont, pour le voyageur que le désir oppresse  
Et que guide un mystique et rêveur désespoir,  
L'insistante langueur qui prélude aux caresses...





LE PRINTEMPS DU RHIN

(STRASBOURG)

L

e vent file ce soir, sous un mol ciel d'airain,  
Comme un voilier sur l'Atlantique.  
On entend s'éveiller le Printemps souverain,  
A la fois plaintif et bachique;

Un abondant parfum, puissant, traînant et las  
Triomphe et pourtant se lamente.  
Le saule a de soyeux bourgeons de chinchilla  
Epars sur la plaine dormante.

Un bouleversement hardi, calme et serein  
A rompu et soumis l'espace;  
Les messages des bois et l'effluve marin  
S'accostent dans le vent qui passe!

Comment s'est-il si vite engouffré dans les bois,  
Ce dieu des sèves véhémentes?  
Tout encore est si sec, si nu, si mort de froid!  
■ C'est l'invisible qui fermente!

Là-bas, comme un orage aigu, accumulé,  
La flèche de la cathédrale  
Ajoute le fardeau de son sapin ailé  
A ce ciel qui défaille et qui râle.

■ Et moi qui, d'un amour si grave et si puissant,  
Contenais la rive et le fleuve,  
Je sens qu'un mal divin veut détourner mon sang  
De la tristesse où je m'abreuve;

Je sens qu'une fureur rôde aux franges des cieux,  
Se suspend. nèse et se balance.

Le printemps vient ravir nos rêves anxieux;  
C'est la fougueuse insouciance!

C'est un désordre ardent, téméraire, et si sûr  
De sa tâche auguste et joyeuse,  
Que, comme une ivre armée en fuite vers l'azur,  
Nous courons vers la nue heureuse.

Nous sommes entraînés par toutes les vapeurs  
Qui tressaillent et qui consentent,  
Par les sonorités, les secrets, les torpeurs,  
Par les odeurs réjouissantes!

■ Mais non, vous n'êtes pas l'universel Printemps,  
O saison humide et ployée  
Que j'aspire ce soir, que je touche et j'entends,  
Qui m'avez brisée et noyée!

Vous êtes le parfum que j'ai toujours connu,  
Depuis ma stupeur enfantine;  
La présence aux beaux pieds, le regard ingénu  
De ma chaude Vénus latine!

Vous êtes ce subit joueur de tambourin  
A qui les montagnes répondent,  
Et dont le chant nombreux anime sur le Rhin  
La vive effusion de l'onde!

Vous êtes le pollen des hêtres et des lis,  
L'amoureuse et vaste espérance,  
Et les brûlants soupirs que les nuits d'Eleusis  
Ont légués à l'Ile-de-France!

C'est à moi que ce soir vous livrez le secret  
De votre grâce turbulente;  
Les autres ne verront que l'essor calme et frais  
De votre croissance si lente.

Les autres ne verront,—Alsace aux molles eaux  
Qu'un zéphyr moite endort et creuse,—  
Que vos étangs gisants, qui frappent de roseaux  
Votre dignité langoureuse!

Les autres ne verront que vos remparts brisés,  
Que vos portes toujours ouvertes,  
Où passe sans répit, sous un masque apaisé,  
Le tumulte des brises vertes!

Les autres ne verront, ô ma belle cité,  
Que la grave et sombre paupière  
De tes toits inclinés, qui font à ta fierté  
Un voile d'ombre et de prière.

Ils ne verront, ceux-là, de ton songe éternel,  
Que ta plaine qui rêve et fume,  
Que tes châteaux du soir, endormis dans le ciel.  
■ J'ai vu ton frein couvert d'écume!

Ceux-là ne sauront voir, à ton balcon fameux,  
Que la *Marseillaise* endormie;  
■ Moi j'ai vu le soleil, de son égide en feu,  
Empourprer ta feinte accalmie.

Les autres ne verront que ce grand champ des morts,  
Où le Destin s'assied, hésite,  
Et contemple le temps assoupi sur les corps...

■ Moi j'ai vu ce qui ressuscite!





CE MATIN CLAIR ET VIF ...



CE MATIN CLAIR ET VIF...

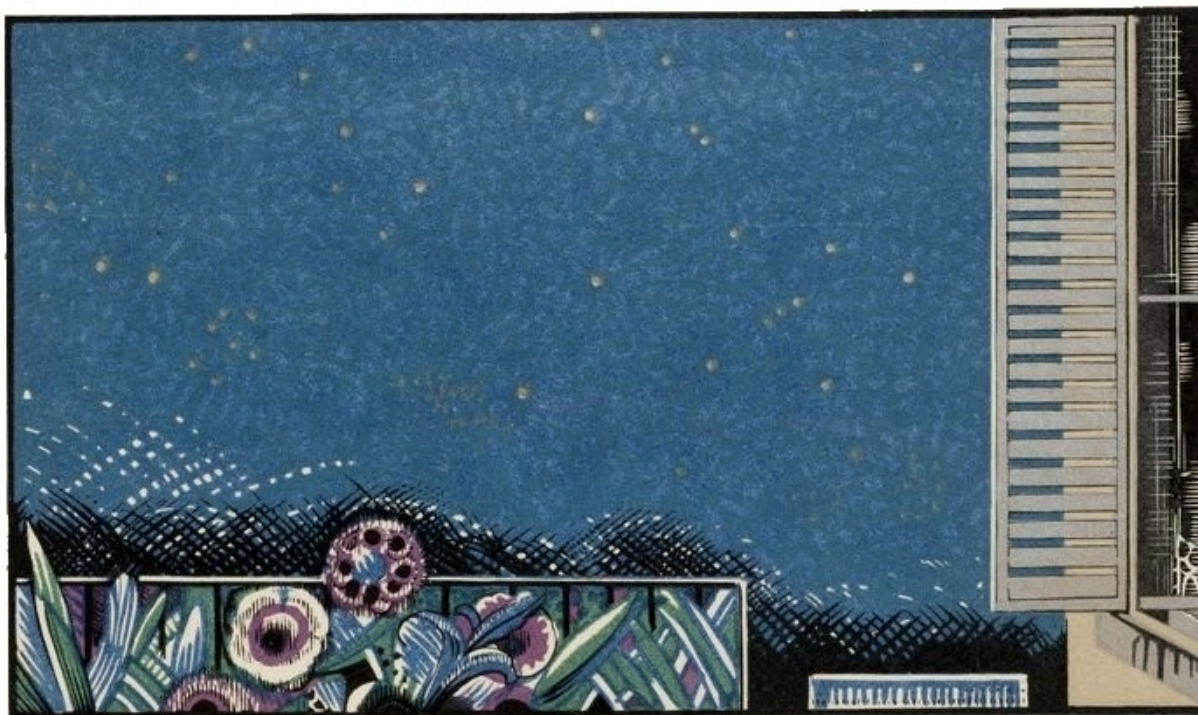


e matin clair et vif comme un midi du pôle,  
Où le vent vient filer le blanc coton des saules,  
Où, sur le pré touffu, de guêpes entr'ouvert,  
On croit voir crépiter un large soleil vert,  
Où glissent sur le Rhin, que franchit la cigogne,  
Les chalands engourdis qui montent vers Cologne,  
Où le village, avec ses lumineux sursauts,  
Semble un cercle d'enfants jouant avec de l'eau;  
Où j'entends dans les airs les pliantes musiques  
Que font en se croisant les brises élastiques;  
Ce matin exalté, qui, stagnant ou volant,  
Semble appuyer à tout un baiser violent,  
Où la blanche chaleur, somnolente tigresse,  
Reprend tout l'univers dans sa vaste caresse.  
Je songe, ô mon ami, dont je presse la main,  
Aux forces du silence et du désir humain,  
Puisque le plus profond et plus lourd paysage  
Ne vient que de mon cœur et de ton doux visage...





LES NUITS DE BADEN



LES NUITS DE BADEN

**D**

ans le pays de Bade, où les soirs sont si lourds,  
Où les noires forêts font glisser vers la ville,  
Comme un acide fleuve, invisible et tranquille,  
L'amère exhalaison du végétal amour,

Que de fois j'ai rêvé sur la terrasse, inerte,  
Écoutant les volets s'ouvrir sur la fraîcheur,  
Dans ces secrets instants où les fleurs se concertent  
Pour donner à la nuit sa surprenante odeur...

Des voitures passaient, calèches romantiques,  
Où l'on voyait deux fronts s'unir pour contempler  
Le coup de dés divin des astres, assemblés  
Dans l'espace alangui, distrait et fatidique.

O Destin suspendu, que vous m'êtes suspect!  
■ Sous les rameaux courbés des tilleuls centenaires  
Un puéril torrent roulait son clair tonnerre;  
Des orchestres jouaient dans les bosquets épais,  
Mêlant au frais parfum dilaté de la terre,  
Cet élément des sons, dont la force éphémère  
Distend à l'infini la détresse ou la paix...

■ O pays de la valse et des larmes sans peines,  
Pays où la musique est un vin plus hardi,  
Qui, sans blâme et sans heurts, furtivement amène  
Les cœurs penchants et las vers le sûr paradis  
Des regards emmêlés et des chaleurs humaines,

Combien vous m'avez fait souffrir, lorsque, rêvant  
Seule, sur les jardins où les parfums insistent,  
J'écoutais haleter le désarroi du vent,  
Tandis qu'au noir beffroi, l'horloge, noble et triste

Tandis qu'au noir ventoi, l'hologe, noble et triste,  
Transmettait de sa voix lugubre de trappiste  
Le menaçant appel des morts vers les vivants!

Oui, je songe à ces soirs d'un mois de mai trop tiède,  
Où tous les rossignols se liguèrent contre moi,  
Où la lente asphyxie amoureuse des bois  
Me désolait d'espoir sans me venir en aide;  
Les sureaux soupiraient leurs chancelants parfums;  
La ville aux toits baissés, comme une jeune abbesse,  
Paraissait écartier ses vantaux importuns,  
Pour savourer l'espace et pleurer de tendresse!

Tout souffrait, languissait, désirait, sans moyen,  
Les voluptés de l'âme et la joie inconnue.  
■ Quand serez-vous formé, ineffable lien  
Qui saurez rattacher les désirs à la nue?

Je pleurais lentement, pour je ne sais quel deuil  
Qui, dans les nuits d'été, secrètement m'opresse;  
Et je sentais couler, sur mes mains en détresse,  
Du haut d'un noir sapin qui se balance au seuil  
Du romanesque hôtel que la lune caresse,  
De mols bourgeons, hachés par des dents d'écureuil...






HENRI HEINE



HENRI HEINE

*Quand je respire, des milliers d'échos me répondent...*  
*H. HEINE*

enri Heine, j'ai fait avec vous un voyage,  
C'était un soir d'automne, encor tiède, encor clair;  
Heidelberg fraîchissait sous ses rouges feuillages,  
Nous cherchions, dans la rue aux portails entr'ouverts,  
L'humble hôtel, romantique et vieux, du *Chasseur Vert*.

Je reposais sur vous, compagnon invisible,  
Ma tête languissante et mes cheveux défaits;  
Un souriant vieillard marchait, lisant la Bible,  
Sur la place où le jour, lumineux et sensible,  
Jetait un long appel de désir et de paix...

C'était l'heure engourdie où le soleil s'incline;  
Par un mortel besoin de pleurer et de fuir,  
J'ai souhaité monter sur la verte colline;  
Nous nous sommes ensemble assis dans la berline  
Où flottait un parfum de soierie et de cuir,  
Et nous vîmes jaillir les romanesques ruines.

Sur la terrasse, auprès de la tour en lambeaux,  
Des étudiants riaient avec vos bien-aimées.  
Je regardais bondir les délicats coteaux  
Qui frisent sous le poids des vignes renommées,  
Et l'espace semblait à la fois vaste et clos.

Le Neckar, au courant scintillant et rapide,  
Entraînait le soleil parmi ses fins rochers.  
Nous étions tout ensemble assouvis et avides;  
L'insidieux automne avait sur nous lâché  
Ses tourbillons de songe et ses buis arrachés...

■ O sublime, languide, âpre mélancolie  
Des beaux soirs où l'esprit, indomptable et certif

Des beaux sons ou l'esprit, indomptable et capot,  
Veut s'enfuir et ne peut, et rêve à la folie  
D'enfermer l'univers dans un amour plaintif!

Tout à coup, dans le parc public, humide et triste,  
L'orchestre qui jouait sur les bords de l'étang  
Près d'un groupe attentif de studieux touristes,  
Lança le son du cor qui chante dans Tristan...

Henri Heine, j'ai su alors pourquoi vos livres  
Regorgent de buée et de soudains sanglots,  
Pourquoi, riant, pleurant, vous voulez qu'on vous livre  
La coupe de Thulé qui dort au fond des flots;

L'amour de la légende et la vaine espérance  
Vous hantaient d'un appel sourdement répété:  
Hélas! vous aviez trop écouté, dès l'enfance,  
Les sirènes du Rhin, à Cologne et Mayence,  
Quand l'odeur des tilleuls grise les nuits d'été!

Voyageur égaré dans la forêt des fables,  
Moqueur désespéré qu'un mirage appelait,  
Ni le chant de la mer d'Amalfi sur les sables,  
Ni la Sicile, avec l'olivier et le lait,  
Ne pouvait retenir votre vol inlassable,  
Pour qui l'espace même est un trop lourd filet!

■ O soirs de Düsseldorf, quand les toits et leur neige  
Font un scintillement de cristal et de sel,  
Et que, petit garçon qui rentrait du collège,  
Vous évoquiez déjà rêveur universel,  
L'oriental aspect de la nuit de Noël!

Pourtant vous goûtiez bien la sensible Allemagne,

Les muguetts jaillissant dans ses bois ingénus,  
L'horloge des beffrois, dont les coups accompagnent  
Les rondes et les chants des filles aux bras nus;

Vous connaissiez le poids sentimental des heures  
Qui semblent fasciner l'errante volupté,  
Quand l'or des calmes soirs recouvre les demeures,  
Les gais marchés, le Dôme et l'Université;

Mais, fougueux inspiré, fier ami des naïades,  
Les humaines amours vous berçaient tristement,  
Et vous trouviez, auprès d'une enfant tendre et fade,  
La double solitude où sont tous les amants!

Accablé par la voix des forêts mugissantes,  
Vous inventiez Cordoue, ses palais et ses bains,  
La fille de l'alcade, altièrre et rougissante,  
Qui trahissant son âme offerte aux chérubins,  
Soupire auprès d'un jeune et dédaigneux rabbin...

Les frais torrents du Hartz et la mauresque Espagne  
Tour à tour enivraient votre insondable esprit.  
Que de pleurs près des flots! de cris sur la montagne!  
Que de lâches soupirs, ô Heine! que surprit  
La gloire au front baissé, votre sombre compagne!

Parfois, vers votre cœur que brisaient les démons,  
Et qui laissait couler sa détresse infinie,  
Vous sentiez accourir, par la brèche des monts,  
Les grands vents de Bohême et de Lithuanie;

Les cloches, les chorals, les forêts, l'ouragan  
Qui composent le ciel musical d'Allemagne,  
Emblissaient d'un tumulte orageux où se joignent

Empressent à un parfum orange, ou de jargon  
Les résineux parfums des arbres éloquents,  
Vos Lieder, à la fois déchirés et fringants.

■ Mais quand le vent se tait, quand l'étendue est calme,  
Vous repoussez le verre où luit le vin du Rhin;  
Le Gange, les cyprès, la paresse des palmes  
Vous font de longs signaux, secrets et souverains;  
Et votre œil fend l'azur et les sables marins,  
Immobile, extatique et vague pèlerin!

Vous riez, et tandis que tinte votre rire,  
Vos poèmes en pleurs invectivent le sort;  
Vous chantez, justement, de ne pas pouvoir dire  
Les sources et le but d'un multiple délire,  
Rossignol florentin, Grèbe des mers du Nord,  
Qui mélangez au thym du verger de Tityre  
Les gais myosotis des matins de Francfort.

■ J'ai vu, un soir d'automne, au bord d'un chaud rivage,  
Un grand voilier, chargé de grappes de cassis,  
Ne plus pouvoir voguer, tant le faible équipage,  
Captif sous un réseau d'effluves épaissis,  
Gisait, transfiguré par le philtre imprécis  
D'un arôme, grisant plus encor qu'un breuvage.

O Heine! ce parfum languissant et fatal,  
Cette vigne éthérée et qui pourtant accable,  
N'est-ce pas le lointain et pressant idéal  
Qui vous persécutait, quand de son blanc fanal  
La lune illuminait, dans les forêts d'érables,  
Vos soupirs envolés vers sa joue de cristal!

■ Vous me l'avez transmis, ce désir des conquêtes,  
Cet enfantin bonheur dans les matins d'été,

Ce besoin de mourir et de ressusciter  
Pour le mal que nous fait l'espoir et sa tempête;  
Vous me l'avez transmis, ô mon brûlant prophète,  
Ce céleste appétit des nobles voluptés!

O mon cher compagnon, dès mes jeunes années  
J'ai posé dans vos mains mes doigts puissants et doux;  
Bien des yeux m'ont déçue et m'ont abandonnée,  
Mais toujours vos regards s'enroulent à mon cou,  
Sur le chemin du rêve où je marche avec vous...





■ TABLE DES POÈMES ■

Syracuse	1
Les soirs du monde	6
Le port de Palerme	13
Dans l'azur antique	15
Le désert des soirs	20
A Palerme, au jardin Tasca...	22
Agrigente	26
L'auberge d'Agrigente	29
L'enchantement de la Sicile	32
Palerme s'endormait...	36
Les soirs de Catane	39
Musique pour les jardins de Lombardie	45
L'air brûle, la chaude magie...	49
Les journées romaines	52
Un automne à Venise	61
Un soir à Vérone	57
Va prier dans Saint-Marc	63
La Messe de l'aurore à Venise	66
Sirocco à Venise	68
Cloches vénitiennes	69
L'île des folles à Venise	70
Nuit vénitienne	74
Midi sonne au clocher de la tour sarrasine	76
Je n'ai vu qu'un instant...	83
Ainsi les jours s'en vont...	85
Le retour au lac Léman	89
Octobre et son odeur...	92
Les rives romanesques	95
Au pays de Rousseau	101
Un soir en Flandre	104

Bonté de l'univers que je croyais éteinte...	109
Chaleur des nuits d'été...	110
Automne	113
Arles	114
La nuit flotte...	116
L'évasion	118
Ceux qui n'ont respiré...	121
Le ciel bleu du milieu du jour...	124
La Terre	127
Un soir à Londres	128
Rivages contemplés	133
La langueur des voyages	134
Le printemps du Rhin	137
Ce matin clair et vif...	141
Les nuits de Baden	143
Henri Heine	147





\*\*\* END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LES CLIMATS \*\*\*

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

# THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at [www.gutenberg.org/license](http://www.gutenberg.org/license).

## **Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works**

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the

United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org). If you are not located

in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website

([www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org)), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES

EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a)

distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

## **Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg**

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org).

## **Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact

links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at [www.gutenberg.org/contact](http://www.gutenberg.org/contact)

## **Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit [www.gutenberg.org/donate](http://www.gutenberg.org/donate).

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: [www.gutenberg.org/donate](http://www.gutenberg.org/donate).

## **Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works**

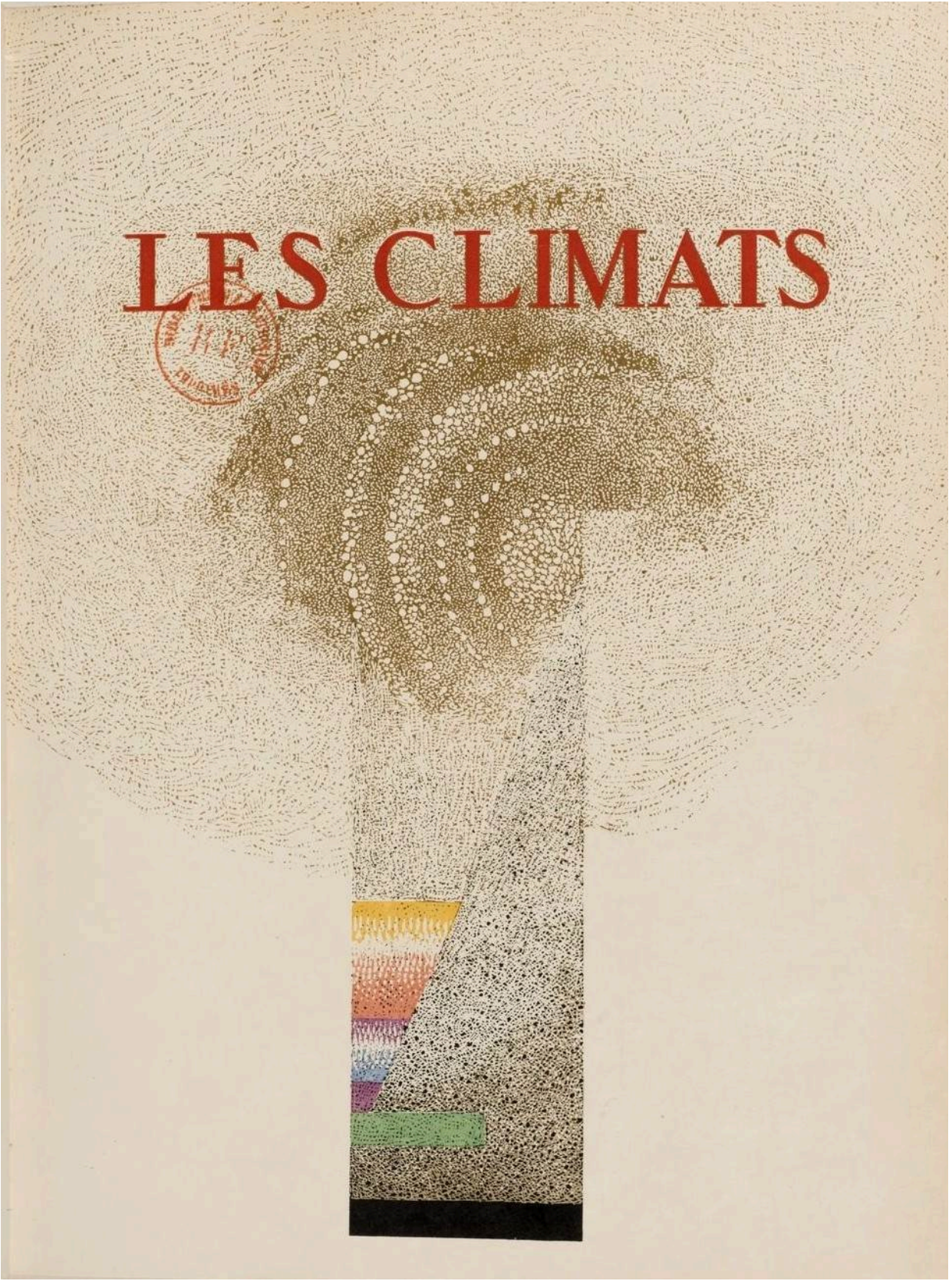
Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org).

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

# LES CLIMATS



[back](#)



[back](#)

COMTESSE DE NOAILLES

LES  
CLIMATS



SOCIÉTÉ DU LIVRE CONTEMPORAIN

PARIS 1924

[back](#)